

**Yolène Dilas-Rocherieux
Université de la Culture Permanente (UCP)
Université Paris-Ouest la Défense**

2010-2011

**IDEOLOGIES ET UTOPIES
du XVIème au XIXème siècle**

Liste des textes référents

Eutopies (utopies positives)

	page
Thomas More (1478-1535) , <i>Utopia</i> (1516), (protocommunisme, platonicien et chrétien)4
Tommaso Campanella (1568-1639), <i>La cité du soleil</i> (1623) (protocommunisme, platonicien et paganiste)4
Francis Bacon (1561-1626), <i>La Nouvelle Atlantide</i> (1627) (progressisme scientifique)5
Pierre-Simon Ballanche (1776-1847), <i>La ville des expiations</i> (1826) (conservatisme, antirévolutionnaire et chrétien)6
Etienne Cabet (1788-1856), <i>Voyage en Icarie</i> (1840) (communisme productiviste communautarien)6
Jean-Baptiste Say (1767-1832), <i>Olbie ou essai sur les moyens d'améliorer les mœurs d'une nation</i> (1800), (libéralisme moral)8
Joseph Déjacque (1821-1864), <i>L'Humanisphère</i> (1858) (socialisme fouriériste et libertaire)9
Nicolai Tchernychevski (1828-1889), <i>Que faire ?</i> (1863) (communisme révolutionnaire)9
Edward Bellamy , (1850-1898) <i>Looking Backward (Cent ans après)</i> (1898) (socialisme collectiviste d'Etat)10
William Morris (1834-1896), <i>News from nowhere (Nouvelles de nulle part)</i> (1891) (communisme marxiste et anarchiste)11
Théodor Hertzka (1845-1924), <i>Un voyage à Terre-libre, coup d'œil sur la société de l'avenir</i> , (1894) (libéral)12
Charles Péguy (1873-1914), <i>Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse</i> (1898) (socialisme chrétien)13
Emile Zola (1840-1902), <i>Les quatre Evangiles, TRAVAIL</i> (1901) (socialisme fouriériste)13

Dystopies (utopies négatives)

Jan Amos Komensky (1592-1670), <i>Le labyrinthe du monde et le paradis du cœur</i> (1623)14
Gabriel Tarde (1843-1904), <i>Les géants chauves</i> , (1892)15
Hyppolyte Verly (1838-1916), <i>Les socialistes au pouvoir, simple histoire à la portée de tout le monde</i> , (1897)18
Paul Adam (1862-1920), <i>La cité prochaine. Lettres de Malaisie</i> (1898)19

Projets ou démarches utopiques

Gracchus Babeuf (1760-1797), <i>La Doctrine des Egaux</i> (1796) (communisme révolutionnaire)	20
Johan Gottlieb Fichte (1762-1814), <i>L'Etat commercial fermé</i> , (1800) (socialisme nationaliste collectiviste et matérialiste)	21
Robert Owen (1771-1858), (communisme communautarien) 1) "Rapport à la commission pour le soutien aux pauvres de l'industrie", mars 1817 2) "Discours prononcé à la Taverne de la Cité de Londres" 21 août 1817 3) "Proclamation du 19 septembre 1817"	.22
Charles Fourier (1772-1837), <i>Le nouveau monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées</i> , (socialisme associatif)	23
Henri de Saint-Simon (1760-1825), <i>De la Réorganisation de la Société européenne</i> (1814), (socialisme industriel et scientifique)	24
Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), <i>Idée générale de la Révolution au XIXe siècle</i> , (1852) (Socialisme mutuelliste, fédératif et anarchiste)	26
Théodore Dezamy (1808-1850), <i>Code de la communauté</i> (1842) (communisme communautarien)	27
Jean-Joseph Bremond , <i>Plan de Confédération européenne et universelle du Livre Précurseur</i> , 1867, (pacifiste)	28
Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), <i>Solutions sociales</i> , (1871), (socialisme fouriériste et coopératif)	28
Karl Marx (1818-1883), Friedrich Engels (1820-1895), <i>Critique du programme de Gotha</i> , (1875) (communisme révolutionnaire et scientifique)29
Gallus (Arthur de Bonnard) (1805-1875), <i>La marmite libératrice</i> (1865) (socialisme solidariste)29
Louise Michel (1830-1905), <i>L'Ere nouvelle</i> , (communiste libertaire révolutionnaire)31

Annexe

Schéma d'un village modèle selon Robert Owen33
Schéma du phalanstère d'après le projet de Charles Fourier33
Carte du territoire cosméen et les provinces limitrophes d'après J.J. Bremond34
Shéma du Familistère selon J.B. André Godin	35

EUTOPIES (utopies positives)

Thomas More, (1478-1535), *L'utopie* (1516), Paris, Nouvelles Editions Mame, 1978, pp 74-76.

Qui ne connaîtrait qu'une ville d'Utopie les connaîtrait toutes, car, dans la mesure où la configuration du terrain ne s'y oppose pas, elles se ressemblent toutes et à tous points de vue; Je n'en décrirai qu'une seule, au hasard, peu importe laquelle... Mais pourquoi pas plutôt Amaurote ¹ ? Aucune n'a plus de prestige puisque les autres lui reconnaissent le privilège d'être le siège du Sénat; aucune non plus n'est mieux connue de moi, qui ai vécu dans ses murs cinq années de suite.

Amaurote donc est située sur la pente douce d'une colline. Sa forme est à peu près carrée, car sa largeur commence un peu au-dessous de la crête de la colline et s'étend sur deux miles jusqu'au fleuve Anydre ², tandis que sa longueur, qui suit le cours du fleuve, est un peu plus grande.

[...] La ville est reliée à l'autre rive du fleuve par un pont qui repose non pas sur des piliers et des pilotis de bois mais sur de remarquables arcades de pierre. Situé à l'endroit le plus éloigné de la mer, il permet aux navires de desservir entièrement et sans risque le côté de la ville baigné par le fleuve. Il existe d'ailleurs un autre cours d'eau, pas très grand celui-là, mais parfaitement tranquille et bien agréable. En effet, jailli du flanc de la colline sur laquelle est située la ville, il suit la pente du terrain et coupe la cité en son milieu avant de mêler ses eaux à celles de l'Anydre. La source et la partie supérieure de la rivière, qui naît à une courte distance de la ville, ont été entourées d'ouvrages fortifiés que les Amaurotains ont réunis aux remparts afin d'empêcher une armée ennemie en cas d'attaque de couper, de détourner ou d'empoisonner les eaux. Partant de la rivière, des conduits en terre cuite distribuent l'eau aux quartiers de la ville situés en contrebas. Quand le terrain ne se prête pas à cette opération, des citernes de grande capacité recueillent l'eau de pluie et assurent le même service.

Une ceinture de murailles hautes et épaisses, garnies de tours et d'ouvrages militaires nombreux, fait de la ville une place forte : un fossé sans eau, mais profond et large, rendu impraticable par des haies d'épines, entoure les fortifications de trois côtés; du quatrième côté, c'est le fleuve qui tient lieu de fossé.

Le tracé des rues répond au désir de faciliter la circulation et d'assurer la protection contre le vent. Les édifices sont loin d'apparaître sordides, lorsque, sur toute la longueur de la rue, se déploie au regard la double file ininterrompue des façades. Côté rue, les maisons sont séparées par une voie large de vingt pieds; côté cour, sur la même longueur que la rue, les demeures sont bordées par un jardin spacieux, fermé de tous côtés par la façade intérieure des rangées de constructions. Aucune maison qui n'ait une porte donnant sur la rue et une autre sur le jardin. Toutes les portes, qui sont à deux battants, cèdent à une légère poussée de la main et se referment automatiquement. Entre donc qui veut. Ainsi, nulle part on ne trouve la moindre trace de propriété privée. Quant aux maisons elles-mêmes, on en change tous les dix ans après tirage au sort.

Tommaso Campanella (1568-1639), *La cité du soleil* (1623), Paris, Mille et une nuits, 2000, pp. 24-27

Sache qu'ils ont des chambres communautaires; dortoirs, lits et commodités de même. Mais tous les six mois, les maîtres décrètent dans quel cercle chacun logera, désignent la chambre première ou seconde qui sont marquées avec les lettres de l'alphabet.

Homme et femmes s'adonnent aux mêmes disciplines libérales et manuelles, à cette différence près que celles qui exigent un gros effort et de grands déplacements sont assumées par les hommes : labourage, semailles, cueillette des fruits, garde des moutons. Mais pour ce qui est de battre le grain, vendanger, confectionner le fromage, traire, on emploie les femmes, de même que pour le jardinage ou les ouvrages faciles dans les potagers proches de la ville. D'une manière générale les travaux que l'on peut exercer assis ou immobile, sont dévolus presque toujours aux femmes : comme le tissage, la couture, la coupe de la barbe et des cheveux, la pharmacie et la confection de toutes sortes de vêtements. Il faut excepter de la liste le travail du forgeron et de l'armurier. Celles qui en sont capables ont le droit de peindre, les femmes seules font de la musique, car elles y sont plus plaisantes; et les enfants de même, trompettes et tambours exclus. Elles préparent la nourriture, mettent la table, mais le service est assuré par les jeunes gens et les jeunes filles de moins de vingt ans.

Chaque cercle comprend des cuisines publiques et des dépôts de provisions. Un vieil homme et une vieille femme sont à la tête de chaque département sur lequel ils ont autorité. Ils battent ou font

¹ En grec signifie "qui est rendu obscur".

² Le fleuve de nulle part, ou le fleuve sans eau.

battre les négligents et les désobéissants et tiennent registre des noms de ceux ou celles qui excellent en tel ou tel domaine. La jeunesse est au service des vieux qui ont passé quarante ans. Mais le maître et la maîtresse ont garde, le soir avant de se coucher et le lendemain au lever, de bien désigner pour le service ceux dont c'est le tour, un ou deux par chambre. Les jeunes se servent entre eux et malheur à celui qui refuse d'y participer. Les repas se composent d'un premier et d'un deuxième plat : les femmes sont d'un côté, les hommes de l'autre. C'est un peu comme les réfectoires des religieux. On évite de faire du bruit. [...]

L'on donne à chacun selon le genre de travail qu'il doit fournir : un plat de résistance, la soupe; les fruits et du fromage. Les médecins veillent à indiquer aux cuisiniers quelle sorte de mets est préférable tel jour, ce qu'il faut donner aux jeunes, aux vieillards, aux malades. [...]

L'on aime beaucoup la propreté aussi bien celle des rues que des chambres, des ustensiles, des vêtements et des personnes. Ils portent sur la peau une chemise de lin blanc puis un vêtement qui tient lieu de pourpoint et de pantalon tout à la fois, sans plus, fendu au milieu, de côté et en bas et boutonné. [...]

Toutes les pièces au rez-de-chaussée sont des ateliers, cuisines, greniers, garde-robe, réserves, réfectoires, lavoirs. Mais ils se lavent dans les bassins des cloîtres. L'eau va aux latrines directement ou par les canalisations qui y conduisent. Toutes les places de leurs cercles ont leur fontaine. L'eau est tirée du sous-sol grâce au mouvement du levier de bois d'une pompe, ensuite elle est rejetée dans les canaux. L'eau de source est abondante, de même dans les réservoirs où sont recueillies les eaux de pluie par les gouttières des maisons et des aqueducs remplis de sable.

gravure

Francis Bacon (1561-1626), *La Nouvelle Atlantide* (1627), Paris, Flammarion, 1995, pp. 119-120.

Notre Fondation a pour fin de connaître les causes et le mouvement secret des choses; et de reculer les bornes de l'Empire Humain en vue de réaliser toutes les choses possibles.

Voici quels sont les dispositifs de préparation et les instruments. Nous avons de vastes grottes souterraines, de profondeurs différentes. Certaines sont creusées sous de grandes collines ou des montagnes, de sorte que si vous ajoutez la profondeur proprement dite de la grotte à la hauteur de la colline, elles comptent, du moins certaines d'entre elles, plus de trois miles de profondeur effective. Car nous trouvons que la profondeur d'une grotte et la hauteur d'une colline, l'une et l'autre calculées par rapport à la plaine, c'est la même chose. Dans les deux cas, la grotte est à l'abri du soleil, les rayons célestes et du grand air. Nous appelons ces grottes la Région Inférieure. Nous les utilisons pour coaguler, solidifier, réfrigérer et conserver des corps. Nous les utilisons de même pour imiter les mines naturelles; et pour produire de nouveaux métaux artificiels, au moyen de mélanges et substances que nous laissons reposer pendant de nombreuses années. Nous les utilisons aussi quelquefois (ce qui paraît étrange) pour soigner certaines maladies et pour prolonger la vie de quelques ermites qui ont choisi de vivre là, convenablement pourvus de tout ce qui est nécessaire. Ils vivent de fait très longtemps; par eux, nous apprenons beaucoup de choses.

Nous avons des fosses dans des sols de nature différente. Nous y mettons diverses pâtes, comme font les Chinois pour leur porcelaine. Mais nous en avons une plus grande variété, et certaines sont plus fines. Nous avons aussi une grande variété de composts et de sols pour rendre la terre plus féconde.

Nous avons de hautes tours, la plus élevée mesurant environ un demi-mile. Certaines sont situées sur de hautes montagnes, si bien que, en additionnant la hauteur de la colline et celle de la tour, on estime que la plus élevée d'entre elles fait au moins trois miles de haut. Ces endroits-là, nous les appelons la Région Supérieure, l'air situé entre les zones hautes et basses étant considéré comme la Région Moyenne. Nous utilisons ces tours en fonction de leurs hauteurs et de leurs situations respectives, pour l'isolation, la réfrigération ou la conservation; et pour regarder divers météores tels que les vents, la pluie, la neige, la grêle, ainsi que quelques-uns des météores enflammés. Au sommet de certaines de ces tours habitent des ermites, à qui nous rendons quelquefois visite pour les instruire de ce qu'ils doivent observer?

Nous avons de grands lacs d'eau douce ou salée, que nous utilisons pour le poisson et le gibier d'eau. Nous les utilisons aussi pour immerger des corps naturels, car nous considérons qu'il y a une différence entre ce que l'on enfouit dans la terre, ce que l'on entrepose dans l'air souterrain des grottes et ce que l'on immerge dans l'eau. Nous avons aussi des bassins dont certains filtrent de l'eau salée pour obtenir de l'eau douce, et dont d'autres transforment, par art, l'eau douce en eau salée. Nous avons aussi des rochers au milieu de la mer, et quelques baies le long de la côte, que nous utilisons pour des opérations qui exigent à la fois l'air et la vapeur de la mer. Nous avons encore des torrents impétueux et des cascades qui nous servent pour animer de nombreux mouvements; et des

machines pour accroître la force des vents, en vue également de communiquer une impulsion à des mouvements divers. [...].

Pierre-Simon Ballanche (1776-1847), *La ville des expiations*, Paris, Editions des Presses françaises, 1826, pp. 63-95.

[...] Le silence qui règne dans la Ville des Expiations n'est interrompu que par des chants à l'aube du jour et au crépuscule du soir. Après les chants viennent les prières et les litanies, récitées dans tous les hameaux, chaque habitant sur le seuil de sa porte, et tous se répondant alternativement entre eux. Les prières et les litanies sont composées de textes de l'Écriture sainte et ces textes sont principalement ceux où Dieu est considéré comme instituteur et comme conservateur des sociétés humaines. Voici quelques expressions de sentiments particuliers qui s'y trouvent mêlées :

"Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Ce divin oracle nous a fait comprendre pourquoi les hommes sont sur la terre, pourquoi nous autres nous avons été envoyés dans la Ville des Expiations."

"La terre que nous habitons a été maudite à cause de nous : les végétaux ont contracté des qualités malfaisantes. L'air a perdu sa pureté. Les animaux ont participé à l'anathème. Eux aussi sont déchus."

"Mais la nature humaine a été rachetée". [...]

Remercions Dieu, mes frères, de ce que nous avons été reçus dans la sainte Ville des Expiations, pour abrégé le temps de l'épreuve."

Dieu, protégez la sainte Ville des Expiations, et daignez produire dans ses habitants des fruits de pénitence." [...]

Il serait trop long d'entrer dans les détails du régime intérieur; il suffit d'en donner une idée.

Chaque néophyte prend deux repas, seul, sous sa tente; le premier à sept heures du matin; le second à sept heures du soir. Entre ces deux repas solitaires est placé le repas commun de midi, où assistent tous les habitants du même hameau. La porte de chacun est ouverte un moment auparavant, et ils sortent tous, au son de la cloche, pour se rendre au réfectoire. Toutes les places à la table commune sont séparées les unes des autres, de manière à ce que chaque convive soit isolé de ses deux voisins. Lecture pendant le repas. Après le repas commun, promenade, si le temps est beau, d'une heure au plus dans l'intérieur du hameau. La nourriture est saine et abondante. C'est la même pour tous, sauf les exceptions recommandées par le médecin. Le vendredi et le samedi, jour de deuil et jour d'abstinence, sauf aussi les exceptions. Ces jours sont encore des jours de pèlerinage des hameaux les uns chez les autres.

Chaque néophyte ayant été examiné sous le rapport de la profession, il y a des travaux qui se font en commun et d'autres en particulier. Le règlement des travaux est fort compliqué. On y fixe les heures du travail commun, du travail particulier, du silence. [...]67

A mesure que le nombre des hameaux nomades diminue par le progrès naturel de l'instruction et par le développement de la morale publique, on déclare que tel hameau s'avance du Désert vers la Ville haute. [...]

Selon saint Augustin (Cité de Dieu), l'espèce humaine serait partagée en deux grandes familles, l'une dont Abel est le chef, et l'autre qui a Caïn pour premier ancêtre. Il s'agit d'une généalogie toute morale et toute intellectuelle. La famille de Caïn a besoin de l'épreuve sociale; celle d'Abel eût pu s'en passer, mais elle s'y est résignée.

Le christianisme est venu opérer la réconciliation de ces deux familles, qui sont ennemies depuis le commencement des temps. L'œuvre du christianisme finira par s'accomplir. [...]

Transportons-nous donc par la pensée à l'époque où la Ville des Expiations existera depuis un siècle.

Au centre de la Ville des Expiations est une colline couverte de beaux arbres, et entourée de murs semblables à ceux d'une citadelle. De tous les points de la ville on aperçoit cette colline couronnée par un temple majestueux dont on ne voit que le faite. Le mur d'enceinte n'est percé par aucune porte, et son accès est défendu par un large fossé. Il est interdit de chercher à savoir quel est ce temple; on ignore s'il est desservi par des prêtres; [...]

Etienne Cabet (1788-1856), *Voyage en Icarie* (1840), Paris, Bureau du Populaire, 1848, pp 25-43.

J'étais encore ébloui et étonné de tout ce que j'avais vu, lorsque Valmor vint, à l'heure convenue, me prendre à l'hôtel

- Que de *Staragomi* vous avez ! Lui dis-je; est-ce que, par hasard, ce serait encore votre République qui ferait vos chars populaires comme vos chars voyageurs et vos bateaux, sans consulter autre chose que la commodité des citoyens ? -- Vous l'avez deviné.

- Et ces énormes chevaux de trait que j'ai vus (car ils sont magnifiques, vos chevaux de trait, aussi beaux, je crois, que nos colosses anglais), est-ce qu'ils appartiennent encore, avec leurs chariots, à la République ? -- Vous devinez tout!

- Mais c'est un fameux entrepreneur de diligences, de coches, d'omnibus et de transport, que votre République ! -- Comme votre Monarchie est un fameux entrepreneur de poste aux lettres, de poudre et de tabac; avec cette différence cependant que votre Monarchie vend ses services, tandis que notre République donne les siens.

- Mais si tous les chevaux et toutes les voitures appartiennent à la République, il faut qu'elle ait une belle écurie, votre République! -- Elle en a cinquante ou soixante, aux extrémités de la ville.

- Elles doivent être curieuses ! -- Voulez-vous en voir une? Nous avons le temps.

- Allons !

Nous montons en omnibus, et nous voilà dans un quartier d'écuries.

J'étais émerveillé! Figurez-vous une immense écurie à quatre étages, ou plutôt cinq immenses écuries l'une sur l'autre, propres, lavées, peintes, belles comme des palais, et contenant ensemble deux ou trois mille chevaux.

Figurez-vous, à côté, d'immenses magasins de grains et de fourrages.

Figurez-vous d'immenses hangars à plusieurs étages pour y déposer les voitures.

Figurez-vous aussi d'immenses ateliers de charronnerie, d'autres de ferrerie, d'autres de sellerie, renfermant tous les ouvriers occupés des chevaux et des voitures.

Valmor prenait plaisir à me faire remarquer l'économie, l'ordre et tous les avantages qui résultaient de ce nouveau système de concentration : point d'écuries particulières ni de remises dans les maisons d'habitation ! point de fumier, ni de foin, ni de paille, transportés dans les rues !

J'étais si étonné et si absorbé que j'aurais passé là toute la nuit, si Valmor ne m'avait pas rappelé qu'il était temps de rejoindre sa famille [...]

(visite des imprimeries nationales). La vue de cette imprimerie m'a fait autant plaisir et beaucoup plus même que la vue des pyramides d'Egypte.

Sachez d'abord que c'est la République qui l'a fait construire, et que l'architecture a pu prendre tout le terrain nécessaire.

Imaginez maintenant un édifice immense en longueur, et contenant cinq mille ouvriers imprimeurs dans deux étages supportés par des centaines de petites colonnes en fer. Aux deux étages supérieurs, contre les murs, sont des rayons chargés de caractères typographiques de toute espèce, apportés ou plutôt montés par des machines. Au milieu, sur une même ligne, sont des casiers adossés deux à deux, devant chacun desquels est un compositeur ayant sous sa main tout ce dont il a besoin.

A côté, sur une même ligne, sont des marbres pour recevoir la composition, mettre en pages, et imposer les formes.

A côté de chacune de ces tables est une ouverture par laquelle une mécanique descend la forme sur une presse qui se trouve au rez-de-chaussée.

Et dans chaque étage se trouvent trois ou quatre rangs de casiers et de tables.

C'est magnifique à voir [...]

(visite d'une ville) Jamais je ne pourrais t'indiquer toutes les précautions imaginées pour la propreté des rues. Que les trottoirs soient balayés et lavés tous les matins, et toujours parfaitement propres, c'est tout simple : mais les rues sont tellement pavées ou construites que les eaux n'y séjournent jamais, trouvant à chaque pas de ouvertures pour s'échapper dans des canaux souterrains.

Non seulement la boue, ramassée et balayée à l'aide d'instruments ingénieux et commodes, disparaît entraînée dans les mêmes canaux par les eaux des fontaines, mais tous les moyens que tu pourrais concevoir sont employés pour qu'il se forme le moins de boue et de poussière que cela est possible.

Vois d'abord la construction des rues ! Chacune a huit ornières en fer ou en pierre pour quatre voitures de front, dont deux peuvent aller dans un sens et deux dans un autre. Les roues ne quittent jamais ces ornières, et les chevaux ne quittent jamais le trottoir intermédiaire. Les quatre trottoirs sont pavés en pierres ou cailloux, et toutes les autres bandes de la rue sont pavées en briques. Les roues ne font ni boue ni poussière, les chevaux n'en font presque point, les machines n'en font pas du tout sur les rues-chemins de fer.

Remarque en outre que tous les grands ateliers et les grands magasins sont placés sur le bord des rues-canaux et des rues-chemins de fer; que les chariots, d'ailleurs toujours peu chargés, ne

passent que sur ces rues; que les rues à ornière ne reçoivent que des omnibus, et que même la moitié des rues de la ville ne reçoivent ni omnibus, et que même la moitié des rues de la ville ne reçoivent ni omnibus ni chariots, mais seulement de petites voitures traînées par de gros chiens, pour les distributions journalières dans les familles;

Ensuite, jamais aucune ordure n'est jetée des maisons ou des ateliers dans les rues; jamais on n'y transporte ni paille, ni foin, ni fumier, toutes les écuries et leurs magasins étant aux extrémités; tous les chariots et voitures ferment si hermétiquement que rien de ce qu'ils contiennent ne peut s'en échapper, et tous les déchargements s'opèrent avec des machines telles que rien ne salit le trottoir et la rue.

Des fontaines dans chaque rue fournissent l'eau nécessaire pour nettoyer, pour abattre la poussière et pour rafraîchir l'air.

Tout est donc disposé, comme tu vois, pour que les rues soient naturellement propres, peu fatiguées et facile à nettoyer.

La loi (tu vas peut-être commencer par rire, mais tu finiras par admirer), la loi a décidé que le piéton serait en sûreté, et qu'il n'y aurait jamais d'accidents ni du côté des voitures et des chevaux ou des autres animaux, ni d'aucun autre côté quelconque. Réfléchis maintenant, et tu verras bientôt qu'il n'y a rien d'impossible à un gouvernement qui veut le bien

Jean-Baptiste Say (1767-1832), *Olbie ou essai sur les moyens d'améliorer les mœurs d'une nation* (1800), in *Œuvres diverses*, Guillaumin et Cie, 1848, pp. 589-601.

Or cette portion suffisante de bien-être ne saurait résulter que d'une sage répartition des richesses générales, qui elle-même ne peut être le fruit que d'un bon système d'économie politique; science importante, la plus importante de toutes, si la moralité et le bonheur des hommes méritent d'être regardés comme le plus digne objet de leurs recherches. [...]

Tels sont, je crois, les principes qui doivent guider dans la recherche et l'adoption d'institutions propres à fonder la morale chez un peuple. Je vais maintenant montrer ces mêmes principes mis en pratique au sein d'une société qui a établi sa liberté politique sur les ruines d'une monarchie absolue, et qui n'est parvenue à consolider l'édifice de cette liberté, qu'en changeant totalement ses mœurs, ou, si l'on veut, ses habitudes. Ce peuple, qui habite un pays nommé Olbios, en français Olbie, jouissant, depuis un demi-siècle environ, d'une liberté fondée sur de bonnes lois, est trop avancé sur la route de la sagesse, pour que les reproches que pourra exciter le souvenir de son ancienne dépravation ait de quoi l'offenser. On ne rougit que des fautes qu'on est encore capable de commettre.

[...] Après la révolution qui permit aux Olbiens de se conduire, non plus d'après d'anciens usages, mais suivant les conseils de la raison, les chefs de la nation s'attachèrent à diminuer la trop grande inégalité des fortunes; ils sentirent, que pour se former de bonnes mœurs, la situation la plus favorable dans laquelle une nation puisse se trouver, est celle où la majeure partie des familles dont elle se compose vit dans une honnête aisance, et où l'opulence excessive est aussi rare que l'extrême indigence.

[...] Les Olbiens encouragèrent par d'autres moyens, dans la classe ouvrière, cet amour du travail, plus utile pour elle que pour toutes les autres; ils établirent des caisses de prévoyance. Tous ceux qui parvenaient à mettre de côté une petite somme, pouvaient, tous les dix jours, la mettre en réserve dans une de ces caisses; et là, par l'effet ordinaire de l'accumulation des intérêts, ils la voyaient croître au point que, parvenus à l'âge du repos, ils se trouvaient maîtres d'un certain capital ou d'une rente viagère. Presque tous les artisans confiaient une plus ou moins grande partie de leurs salaires aux caisses de prévoyance; et au lieu de donner à leurs plaisirs, à l'intempérance, trois ou quatre journées sur dix, ils n'en donnaient plus qu'une à leurs délassements. {...]

De même que les loteries, les maisons de jeux disparurent; et lorsqu'on traversait le quartier où jadis elles étaient accumulées, on n'était plus exposé à rencontrer sur son chemin un malheureux, l'œil hagard, cherchant, d'un pas incertain, un pont du haut duquel il pût précipiter son infortune.

[...] Pour diminuer de en plus son pouvoir, les principaux parmi les Olbiens professèrent un assez grand mépris pour le faste. La simplicité des goûts et des manières fut à Olbie un motif de préférence et un objet de considération. Les chefs de l'Etat adoptèrent un système général de simplicité dans leurs vêtements, dans leurs plaisirs, dans leurs relations sociales. Jamais leurs domestiques, ni les soldats de leur garde ne témoignèrent une déférence stupide pour les livrées du luxe. Le gros du peuple contracta par degrés la même habitude, et bientôt on ne vit plus un troupeau d'imbéciles ébahis à la vue d'une garniture de diamants ou de quelque autre colifichet de cette espèce. [...].

Joseph Déjacque (1821-1864), *L'Humanisphère* (1858), in *A bas les chefs*, Paris, Editions champ libre, 1971, pp. 164-172.

Chez les civilisés, l'homme est un esclave, un enfant en grand, une perche qui manque de sève, un pieu sans racine et sans feuillage, une intelligence avortée. Chez les Humanisphériens, l'enfant est un homme libre en petit, une intelligence qui pousse et dont la jeune sève est pleine d'exubérance. [...]

La science a détruit ce qui est le plus répugnant dans la production, et ce sont des machines à vapeur ou à électricité qui se chargent de toutes les grossières besognes. Ce sont elles qui lavent les couches, nettoient le berceau et préparent les bains. Et ces négresses de fer agissent toujours avec docilité et promptitude. Leur service répond à tous les besoins. C'est par leurs soins que disparaissent toutes les ordures, tous les excréments; c'est leur rouage infatigable qui s'en empare et les livre en pâture à des conduits de fonte, boas souterrains qui les triturent et les digèrent dans leurs ténébreux circuits, et les éjectent ensuite sur les terres labourables comme un précieux engrais. [...] Un Humanisphérien veut-il se faire servir à dîner dans sa demeure particulière, un signe suffit, et la machine de service se met en mouvement; elle a compris. Préfère-t-il se rendre aux salons du réfectoire, un wagon abaisse son marchepied, un fauteuil lui tend les bras, l'équipage roule et le transporte à destination. Arrivé au réfectoire, il prend place où bon lui semble, à une grande ou à une petite table, et y mange selon son goût. Tout y est en abondance.

Sur la table, la porcelaine et le stuc, le porphyre et le cristal, l'or et l'argent recélaient la foule des mets et des vins, et étincelaient au reflet des lumières. Des corbeilles de fruits et de fleurs offraient à chacun leur saveur et leur senteur. Hommes et femmes échangeaient des paroles et des sourires, et assaisonnaient leurs repas de spirituelles causeries. [...]

L'attraction est toute la loi de leur harmonie. Mais, au point de départ comme en route, chacun est toujours libre de s'adonner à son caprice, de faire bande à part si cela lui convient, de rester en chemin, s'il est fatigué, ou de prendre le chemin du retour s'il s'ennuie. La contrainte est la mère de tous les vices. Aussi est-elle bannie par la raison du territoire de l'Humanisphère. L'égoïsme bien entendu, l'égoïsme intelligent y est trop développé pour que personne songe à violenter son prochain. Et c'est par égoïsme qu'ils font échange de bons procédés.

L'égoïsme, c'est l'homme; sans l'égoïsme, l'homme n'existeraient pas. C'est l'égoïsme qui est le mobile de toutes ses actions, le moteur de toutes les pensées. C'est lui qui le fait songer à la conservation et à son développement qui est encore sa conservation. C'est l'égoïsme qui lui enseigne à produire pour consommer, à plaire aux autres pour en être agréé, à aimer les autres pour être aimé d'eux, à travailler pour les autres, afin que les autres travaillent pour lui. C'est l'égoïsme qui stimule son ambition et l'excite à se distinguer dans toutes les carrières où l'homme fait acte de force, d'adresse, d'intelligence.

Dans l'Humanisphère, ruche où la liberté est reine, l'homme ne recueillant de l'homme que des parfums, ne saurait produire que du miel. -- Ne maudissez donc pas l'égoïsme, car maudire l'égoïsme, c'est maudire l'homme. La compression de nos passions est la seule cause de leurs effets désastreux. L'homme comme la société sont perfectibles. L'ignorance générale, telle a été la cause fatale de tous nos maux, la science universelle tel en sera le remède [...]

Nicolaï Tchernychevski (1828-1889), *Que faire ?* (1863), préface Yolène Dilas-Rocherieux, Paris, Editions des Syrtes, 2000, pp. 309-311.

[...] Un édifice, un immense édifice comme on en voit à peine quelques-uns dans les plus grandes capitales, ou plutôt pas seul ! Il se dresse au milieu des champs et des prés, des jardins et des bosquets. Les champs ce sont nos blés, non comme les blés de chez nous, mais infiniment drus et infiniment luxuriants. Est-ce vraiment du blé ? A-t-on jamais vu pareils épis ? A-t-on jamais vu de pareils grains ? Dans une serre chaude seulement il est possible de faire pousser de tels épis avec de tels grains. Les champs, ce sont nos champs, mais de ces fleurs, on n'en trouve chez nous que dans les parterres. Dans les vergers, des orangers et des citronniers, des pêchers et des abricotiers, comment se fait-il qu'ils poussent à l'air libre ? Au fait, il y a des colonnes tout autour, ce sont des serres qui s'ouvrent pour l'été. Les arbres sont ceux de chez nous, le chêne et le tilleul, le hêtre et l'orme; ce sont les mêmes essences, mais si bien soignées que pas un arbre n'est malade, ces bois seuls sont restés inchangés. Et l'édifice, qu'est-ce donc ? A quelle architecture appartient-il ? Il n'en est point de pareille aujourd'hui; ou plutôt, si; il y a un signe avant-coureur d'une telle architecture, c'est le palais bâti sur la colline de Sydenham³ en fonte et en verre, rien qu'en fonte et en verre. Non, pas seulement, ce n'est que l'enveloppe extérieure de l'édifice, à l'intérieur, c'est une maison véritable,

³ Il s'agit du Crystal Palace de Londres, construit à l'occasion de l'Exposition universelle de 1851.

une maison immense : elle est insérée dans cet édifice de fonte et de verre comme dans un écrin qui forme une vaste galerie à tous les étages. Comme elle est aérienne, l'architecture de cette maison intérieure, comme ils sont petits, les espaces entre les fenêtres qui donnent sur les galeries et comme les fenêtres sont vastes, elles occupent toute la hauteur de l'étage ! Les murs de pierre sont comme des pilastres encadrant les fenêtres qui donnent sur les galeries. En quoi sont-ils faits, les planchers et les plafonds ? Et les portes, et les encadrements des fenêtres .? Qu'est-ce donc? De l'argent ? Du platine ? Le mobilier est presque tout pareil; les meubles en bois ne sont là que par caprice, pour diversifier, mais en quoi donc sont faits tous les autres meubles, et les planchers, et les plafonds ? [...] Comme tout cela est somptueux ! Partout l'aluminium, et tous les espaces entre les fenêtres sont ornés d'immenses glaces. Quels tapis recouvrent le plancher ! Dans cette salle, une moitié du plancher est découverte et laisse voir qu'il est en aluminium. [...] Qui donc habite cette demeure, plus somptueuse que tous les palais ? [...]

Elles s'engagent sur un balcon qui fait saillie à l'étage supérieure de la galerie. Comment Véra Pavlona ne l'a-t-elle pas remarqué plus tôt ? Au milieu de ces champs, des groupes de gens sont éparés, partout des hommes et des femmes, vieux, jeunes et enfants ensemble. Les jeunes sont plus nombreux : les vieux sont plus rares, les vieilles, encore plus rares; les enfants sont plus nombreux que les vieillards, mais pas beaucoup plus. Plus de la moitié des enfants sont restés à la maison pour vaquer aux besognes domestiques, ils aiment beaucoup cela; des vieilles sont avec eux. Si les vieux et les vieilles sont tellement rares, c'est que l'on vieillit très tard, ici : la vie est saine et tranquille, elle aide à préserver la fraîcheur. Les groupes qui travaillent dans les champs chantent presque tous, mais quel travail font-ils ? Ils moissonnent. Comme ils vont vite en besogne ! Comment n'iraient-ils pas vite, pourquoi ne chanteraient-ils pas ? Presque tout est fait par des machines : elles coupent les épis, elles lient les gerbes et les emportent, les hommes n'ont pour ainsi dire qu'à suivre les machines et les actionner. Comme ils se sont bien arrangés : la journée est torride, mais au-dessus de la partie du champ où ils travaillent, un immense vélum est étendu, à mesure que le travail avance, il avance aussi. Comme ils se sont ménagé de la fraîcheur ! Voilà pourquoi ils vont si vite en besogne et chantent si gaiement ! A ce compte-là, j'irais volontiers moissonner, moi aussi ! [...].

Edward Bellamy (1850-1898), *Looking Backward* (Cent Ans après) 1888, Paris, Editions Fustier, pp. 51-80.

[...] Mais une fois votre armée enrôlée sous les drapeaux, dis-je, c'est alors, je suppose, que commence la grande difficulté; car, ici l'analogie avec l'armée militaire s'arrête. Les soldats font tous la même chose, et une chose très simple à apprendre : l'exercice, marcher, monter la garde; tandis que l'armée industrielle doit apprendre à pratiquer deux ou trois cents métiers différents. Où trouvez-vous, au monde, un génie administratif assez infaillible pour assigner sagement à chaque citoyen son commerce ou son industrie ?

-- Mais, mon cher monsieur, l'administration n'a rien à voir là-dedans.

-- Et qui donc, alors ? demandai-je.

-- Chacun pour soi, selon ses aptitudes; le tout est de ne rien négliger pour que chaque citoyen se rende compte de ses aptitudes réelles. Le principe sur lequel repose notre organisation industrielle est que les aptitudes naturelles de l'homme, soit intellectuelles, soit physiques, déterminent le genre de travail auquel il peut se livrer au plus grand profit de la nation et à sa plus grande satisfaction personnelle. L'obligation du service, sous une forme ou l'autre, est générale, mais on compte sur le choix volontaire (soumis seulement à quelques règles nécessaires) pour préciser le genre de service particulier que chaque homme est appelé à rendre à la société. Pour aider à ce résultat, les parents et les maîtres épient, dès l'âge le plus tendre les indices de telle ou telle vocation chez leurs enfants. L'apprentissage professionnel est exclu de notre système d'éducation, qui ne vise que la culture générale et les humanités; mais on initie nos jeunes gens à la connaissance théorique des métiers, on leur fait visiter les ateliers, on leur procure l'occasion, par de longues excursions, de se familiariser avec les procédés industriels. [...]

L'administration doit chercher, en réglant les conditions de travail, à égaliser les différentes branches de l'industrie, de sorte que tous les métiers présentent le même attrait à ceux qui ont la vocation. On obtient ce résultat en modifiant la durée des heures de travail dans les différentes professions, selon qu'elles sont plus ou moins faciles, plus ou moins attrayantes. On exige les journées de travail les plus longues des métiers faciles, tandis que l'ouvrier qui fait une besogne pénible, comme celle des mines par exemple, voit ses heures de peine réduites au minimum. [...]

[...] Mais, dès que la nation fut devenu le seul producteur de toutes les commodités de la vie, l'échange entre les individus n'eut plus de raison d'être. On pouvait se procurer tout à la même

source, et rien ne pouvait être obtenu d'ailleurs. Le système de la distribution directe, dans les magasins nationaux, remplaça le commerce et, pour cela, l'argent était inutile.

-- Comment cette distribution est-elle organisée ?

-- Oh ! De la façon la plus simple dit le docteur : un crédit, correspondant à sa part du produit annuel de la nation, est ouvert à chaque citoyen, au commencement de l'année, et inscrit sur les livres de l'Etat. On lui délivre une carte de crédit, au moyen de laquelle il se procure, quand il veut, dans les magasins nationaux établis dans toutes les communes, tout ce qu'il peut désirer. Vous voyez que ce système supprime toute transaction commerciale entre producteurs et consommateurs. Peut-être aimeriez-vous à savoir quel aspect ont nos cartes de crédit ? Remarquez, dit-il, pendant que je regardai curieusement le morceau de carton qu'il me tendit, remarquez que nos cartes de crédit représentent un certain nombre de dollars; nous avons gardé le mot en supprimant la chose, et ce nom n'est plus qu'une espèce de symbole algébrique servant à exprimer la valeur relative des objets. A cet effet, les prix des marchandises sont toujours marqués sur votre carte de crédit par l'employé qui détache en même temps un ou plusieurs carrés pointillés correspondants à la valeur de votre achat.

[...] Et nous franchîmes le grand portail d'un des superbes édifices que j'avais remarqués dans ma promenade du matin. Rien dans l'aspect extérieur, n'eût fait deviner à un représentant du dix-neuvième siècle que nous entrions dans un magasin. Aucun étalage aux fenêtres, aucun écriteau pour attirer le client ou annoncer les marchandises, pas même une enseigne sur le fronton de l'édifice. En revanche, le dessus du portail était orné d'un groupe majestueux de sculptures allégoriques, d'où se détachait, la corne à la main, une figure de l'Abondance. Comme au dix-neuvième siècle, le beau sexe dominait dans la foule qui se pressait dans le magasin. Edith me dit que chaque quartier possédait un de ces établissements de distribution : aucune maison n'en était éloignée de plus de cinq à six minutes.

[...] De votre temps, le patron et ses employés dépendaient de la vente pour vivre. Aujourd'hui, tout cela est changé. Les marchandises appartiennent à la nation. Elles sont ici à la disposition du public, et le commis n'est là que pour prendre les ordres de l'acheteur. Mais il n'est ni dans l'intérêt de la nation, ni dans celui du commis, de vendre un mètre ou une livre de marchandise quelconque, dont on n'a pas l'emploi immédiat. Cela devait être original d'entendre des gens faire l'article pour un objet qu'on n'avait pas envie d'acheter. [...]

Bien que les revenus soient les mêmes, répondit Edith, c'est le goût personnel de l'individu qui décide sous quelle forme il les dépensera. Les uns aiment les chevaux; les autres comme moi, la toilette; d'autres encore préfèrent la bonne chère. Le loyer que la nation prélève pour ces maisons varie selon la grandeur et l'élégance, de sorte que tout le monde trouve à se caser selon son goût. [...]

William Morris (1834-1896), *News from nowhere* (Nouvelles de nulle part), (1891), Paris Aubier, 1976, pp. 435-443

Nous fîmes halte à Wallingford pour le repas de midi; naturellement, toute trace de saleté et de misère avait disparu des rues de cette antique cité et beaucoup de ses vilaines maisons avaient été démolies et remplacées par de jolies maisons neuves [...].

A dîner, nous liâmes connaissance avec un homme âgé, mais très vif et très intelligent, qui faisait penser à une édition paysanne du vieil Hammond. Il avait une connaissance extraordinairement détaillée de l'histoire ancienne de la région depuis le règne du Roi Alfred jusqu'aux jours des Guerres Parlementaires, dont beaucoup d'incidents, vous le savez peut-être, se déroulèrent aux environs de Wallingford. Mais, chose plus intéressante pour nous, il possédait en détail les annales de toute la période de transformation, qui avait abouti au présent état de chose, et il nous en entretint abondamment, en particulier pour ce qui fut de l'exode des villes vers la campagne et la façon dont furent peu à peu recouverts, par les gens des villes d'une part, et ceux de la campagne de l'autre, tous les arts de la vie qu'ils avaient les uns et les autres perdus : perte à un moment si totale, nous dit-il, que non seulement il était impossible de trouver un charpentier ou un forgeron dans un village ou dans une petite ville de province, mais que, dans ces endroits, on avait même oublié comment on fait le pain, et qu'à Wallingford, par exemple, le pain arrivait de Londres, avec les journaux, par un train du matin qui fonctionnait d'une façon qui me fut expliquée, mais que je ne pus comprendre. Il nous dit aussi que les citadins qui arrivaient dans la campagne s'initiaient aux arts de l'agriculture en regardant attentivement travailler les machines demandant à la mécanique de leur donner une idée de l'habileté manuelle; car en cette époque, presque tout ce qui se faisait dans les champs et qui avait trait à la vie rustique s'exécutait au moyen de machines compliquées que menaient sans la moindre intelligence des ouvriers. D'autre part, les plus vieux de ces travailleurs réussirent petit à petit à enseigner aux jeunes certaines besognes artisanales, par exemple le maniement de la scie et du rabot, le travail de

la forge, et ainsi de suite; car, je le répète, en cette époque, tout ce qu'on savait faire, -- ou bien plutôt ce qu'on ne savait pas faire, -- à la main, c'était de mettre un manche à un râteau; si bien qu'il fallait une machine de mille livres sterling, une équipe d'ouvriers et une demi-journée de voyage pour venir à bout d'une besogne de cinq schillings. [...]

Vous devez vous rappeler, dit le vieil archéologue, que le travail à la main ne fut pas le résultat de ce qu'on avait coutume d'appeler une nécessité matérielle : au contraire, vers cette époque, on avait tellement perfectionné les machines qu'elles auraient presque pu faire tout le travail nécessaire : et à la vérité, beaucoup de gens de cette époque, et d'avant cette époque, pensaient que la machine remplacerait totalement le travail manuel; ce qui, à coup sûr, semblait selon toute apparence plus que probable. Mais il y avait une autre opinion, beaucoup moins logique, qui prévalait parmi les gens riches avant les jours de liberté, et qui mit quelques temps à disparaître après que la nouvelle époque eut commencé. Cette opinion qui, d'après tout ce que j'ai pu savoir, leur paraissait alors aussi naturelle qu'elle nous paraît aujourd'hui absurde, était que, tandis que les besognes de la vie quotidienne dans le monde seraient entièrement faites automatiquement par les machines, les énergies des éléments les plus intelligents de l'humanité se trouveraient libérées pour cultiver les formes supérieures des arts, de même que pour se consacrer à la science et à l'étude de l'Histoire. Chose étrange, n'est-ce pas, qu'on ait pu si peu tenir compte de ce désir d'une complète égalité que nous reconnaissons aujourd'hui comme le ciment de toute société humaine heureuse. [...]

AU cours des cinquante années qui suivirent la Grande Transformation, dit Morom; elle commença à mériter d'attirer l'attention; on abandonna tranquillement une machine après l'autre sous prétexte qu'elles ne pouvaient pas fournir des œuvres d'art, et que de plus en plus c'était des œuvres d'art qu'on demandait. Voyez, dit-il, voici quelques objets fabriqués en ce temps-là, -- rudes et de facture grossière, mais solides et qui révèlent que leur fabrication avait procuré à leur créateur un sentiment de plaisir. [...]

Je regardai, et en vérité m'émerveillai de l'habileté et de la richesse esthétique de cet ouvrage d'hommes qui avaient appris à accepter la vie comme une joie, et l'étude et la satisfaction des besoins ordinaires de l'humanité, comme une œuvre digne des meilleurs de notre race. [...]

Théodor Hertzka (1845-1924), *Un voyage à Terre-libre, coup d'œil sur la société de l'avenir*, Paris, Editions Léon Chailley, 1894.

[...] Tels sont les fondements des institutions de Terre-Libre. On le voit, ils tendent essentiellement à la réalisation des principes que la société bourgeoise proclame toujours comme siens, mais qu'elle n'a jamais suivis. Terre-Libre est la confirmation de ce que s'est jusqu'à présent proposé le monde civilisé : il ne fait rien d'autre que ce que le libéralisme moderne a la prétention d'avoir toujours fait.

Terre-libre proclame l'égalité de droits : de même le monde bourgeois. Mais de l'égalité de droit Terre-Libre fait une vérité, le monde bourgeois un mensonge; ce que réalise le monde bourgeois, c'est l'exploitation.

Terre-Libre proclame la liberté : le monde bourgeois aussi; mais la liberté de Terre-Libre est une vérité, celle du monde bourgeois un mensonge; avec pour vrai nom la servitude.

Terre-Libre proclame l'intérêt personnel comme motif de travail -- exactement comme le monde bourgeois : mais en réalité Terre-Libre n'admet le travail que dans l'intérêt du travailleur, tandis que le monde bourgeois ment en proclamant l'intérêt personnel comme motif du travail : ce qu'il connaît, c'est le travail au profit d'autrui, ou l'exploitation du travail d'autrui.

Les moyens et la manière, par lesquels tous ces principes trouvent à Terre-Libre leur application pratique, nous les développerons dans la suite : pourtant il sera bon de reproduire ici, pour l'orientation préalable, les lois fondamentales de Terre-Libre : elles se composent de cinq articles qui sont :

1. Tout habitant de Terre-Libre a les mêmes droits inaliénables au sol commun et à l'ensemble des moyens de production qu'il fournit.

2. Les femmes, les enfants, les vieillards et les incapables ont droit à un entretien suffisant répondant au niveau de la richesse générale.

3. Personne ne peut -- tant qu'il n'empiète pas sur la sphère des droits d'autrui -- être entravé dans l'exercice de sa libre volonté individuelle.

4. Les intérêts publics sont administrés d'après les décisions de tous les habitants âgés de plus de vingt ans, sans distinction de sexe, qui, dans toutes les affaires concernant l'intérêt commun, possèdent absolument le même droit d'élire des mandataires ou d'être élus comme tels.

5. Le pouvoir délibérant et le pouvoir exécutif sont divisés d'après les différentes branches d'affaires, et de façon que l'ensemble de ceux qui ont droit de suffrage choisissent, pour les

principales branches d'affaires publiques, des représentants distincts qui prennent séparément leurs résolutions et qui surveillent la création des organes administratifs présidant aux diverses branches en question. [...] pp.34-36.

Charles Péguy (1873-1914), *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse* (1898), Premier numéro du journal vrai, Paris, Desclée de Brouwer & Cie, 1933, pp. 19-21.

Les produits qui sont à partager aux citoyens par la cité harmonieuse pour assurer leur vie corporelle ne sont pas, en leur ensemble, en défaut aux besoins et aux moyens des consommateurs qui, en leur ensemble, ont à les recevoir.

Les parts individuelles à faire de ces produits ne sont pas en défaut aux besoins et aux moyens de consommateurs qui ont à les choisir.

Chaque citoyen choisit des produits qu'il voit les mieux faits pour lui parmi ceux qui lui sont disponibles, et il y en a au moins une part qu'il peut choisir, parce que les produits ne sont pas insuffisants aux consommateurs .

Pour les citoyens qui ne peuvent pas choisir eux-mêmes le choix est fait par ceux de leurs citoyens qui le doivent; ainsi les parents peuvent choisir pour les enfants, les médecins peuvent choisir pour les malades, et les hommes peuvent choisir pour les animaux; alors les parents choisissent les produits qu'ils voient les mieux faits pour les enfants, les médecins choisissent les produits qu'ils voient les mieux faits pour les malades, les hommes choisissent les produits qu'ils voient les mieux faits pour les animaux, dont les âmes sont toujours des âmes adolescentes.

Les consommateurs ne choisissent pas des produits qui ne leur conviennent pas parce qu'ils sont les citoyens de la cité harmonieuse et non pas les rivaux de la cité.

L'ordonnance et le partage des produits par qui la cité harmonieuse assure la vie corporelle des citoyens, étant des travaux eux-mêmes, sont choisis parmi les parts de travail disponibles par ceux des citoyens qui se sentent le mieux faits pour cela.

Le travail de partager les produits n'est pas un travail supérieur, puisque les citoyens de la cité harmonieuse ne pensent pas à classer les travaux en travaux majeurs et travaux mineurs.

Ainsi les citoyens de la cité harmonieuse ne savent pas ce que c'est que ce nous nommons dans la société bourgeoise offre et demande, vente et achat des produits, ce que nous y nommons autorité commerciale des individus ou des gouvernements.

Les produits ne sont pas partagés aux citoyens de la cité harmonieuse par des marchands, ni par des gouvernements, mais par ceux des ouvriers qui font le métier de partager les produits.

Ainsi les produits sont bien partagés aux citoyens de la cité harmonieuse.

En particulier ceux des citoyens qui sont les ouvriers de la cité harmonieuse ne lui réclament aucun produit comme étant le salaire du travail qu'ils ont fait pour elle, parce qu'ils ne sont pas jaloux pour le salaire, parce qu'ils ne travaillent pas pour un salaire, parce qu'ils sont ouvriers et non pas vendeurs de travail.

Comme ouvriers ils font leur métier de leur mieux pour assurer de leur mieux la vie corporelle de la cité, ils donnent ce travail à la cité sans lui demander aucun salaire, et comme citoyen ils ont leur vie corporelle assurée par la cité, ils reçoivent les produits de la cité, qui les leur donne sans leur demander aucun salaire, aucun prix.

Les ouvriers donnent leur travail à la cité; la cité donne les produits aux citoyens.

S'il y avait dans la cité des ouvriers qui devinssent malades, en particulier des ouvriers qui devinssent faibles ou des ouvriers qui devinssent paresseux, ils cesseraient de contribuer à leur travail pour assurer la vie corporelle de la cité, mais ils auraient parmi les citoyens qui ne sont pas ouvriers leur vie corporelle assurée par la cité.

Ainsi les ouvriers de la cité harmonieuse ne sont jamais vendeurs, la cité n'est jamais acheteuse; la cité n'est jamais vendeuse et les citoyens ne sont jamais acheteurs. Le travail est donné par les ouvriers à la cité; les produits sont donnés par la cité aux citoyens.

Les citoyens de la cité harmonieuse ne savent pas ce que c'est que ce que nous nommons dans la société bourgeoise offre et demande, vente et achat de travail, offre et demande, vente et achat des produits. [...].

Emile Zola (1840-1902), *Les quatre Evangiles, TRAVAIL* (1901), Paris L'Harmattan, 1993, pp. 610-611.

Et c'était l'admirable, le victorieux spectacle que Luc avait sans cesse sous les yeux, la Cité du bonheur dont les toitures aux couleurs vives, parmi les arbres, se déroulaient devant sa fenêtre. La marche en avant que la première génération, imbue des antiques erreurs, gâtée par le milieu inique,

avait si douloureusement commencée, au milieu de tant d'obstacles, de tant de haines encore, les générations nouvelles, instruites, refaites par les Ecoles, par les Ateliers, la poursuivaient d'un pas allègre, atteignant les horizons déclarés jadis chimériques. Grâce au continuel devenir, les enfants, les enfants des enfants semblaient avoir d'autres cœurs et d'autres cerveaux, et la fraternité leur devenait facile, dans une société où le bonheur de chacun était pratiquement fait du bonheur de tous. Avec le commerce, le vol avait disparu. Avec l'argent, toutes les cupidités criminelles s'en étaient allées. L'héritage n'existait plus, il ne naissait plus d'oisifs privilégiés, on ne s'égorgeait plus autour des testaments. A quoi bon se haïr, s'envier, chercher à s'emparer du bien d'autrui par la ruse ou la force, puisque la fortune publique appartenait à tous, chacun naissant, vivant et mourant aussi fortuné que le voisin ? le crime devenait vide de sens, stupide, tout l'appareil sauvage de répression et de châtement, institué pour protéger le vol des quelques riches contre la révolte de l'immense foule des misérables, avait croulé comme inutile, les gendarmeries, les tribunaux, les prisons. Il fallait vivre au milieu de ce peuple ignorant l'atrocité des guerres, obéissant à l'unique loi du travail, dans une solidarité faite simplement de raison et d'intérêt personnel, bien entendu, pour comprendre à quel point les prétendues utopies du bonheur universel devenaient possibles, avec un peuple sauvé des monstrueux mensonges religieux, instruit enfin, sachant la vérité, voulant la justice. Depuis que les passions, au lieu d'être combattues, étouffées, se trouvaient cultivées au contraire, comme les forces mêmes de la vie, elles perdaient leur âcreté de crimes, elles devenaient des vertus sociales, des floraisons continues d'énergies individuelles. Le bonheur légitime était dans le développement, dans l'éducation des cinq sens et du sens de d'amour, car tout l'homme devait jouir, se satisfaire sans hypocrisie, au plein soleil. Le long effort de l'humanité en lutte aboutissait à la libre expansion de l'individu, à une société de satisfaction complète, l'homme étant tout l'homme et vivant toute la vie. Et la Cité heureuse s'était ainsi réalisée dans la religion de la vie, la religion de l'humanité enfin libérée des dogmes, trouvant en elle-même sa raison d'être, sa fin, sa joie et sa gloire. [...]

DYSTOPIES (utopies négatives)

Jan Amos Komensky, (1592-1670) *Le labyrinthe du monde et le paradis du cœur* (1623), Paris, Desclée, pp.149- 153

[...] Nous arrivons alors à une porte : là, au lieu de gardiens, j'aperçois des gens debout, munis de tambours, qui demandaient à tous ceux qui voulaient entrer s'ils avaient une bourse. Quand l'intéressé la leur montrait et l'ouvrait, ils y jetaient de l'argent et disaient : "Payée soit cette peau"; et ils le laissaient pénétrer dans une sorte de cave, puis le faisaient ressortir bardé de fer et de feu, et lui indiquaient une esplanade où se rendre.

Mais moi, curieux d'apercevoir ce qu'il y avait dans cette cave, je m'y rends tout d'abord; et voici de tous côtés, tant qu'on n'en voyait pas le bout, des tas -- dépassant toute mesure, et que des milliers de chariots n'eussent pas transportés -- de cruels instruments de toutes sortes, en fer, en plomb, en bois et en pierre, pour piquer, hacher, couper, percer, trancher, entailler, abattre, déchirer, brûler, en somme pour ôter la vie, tant que l'horreur me saisit, et que je dis : "Pour quelle créature sauvage s'apprête-t-on ainsi ? " "Pour des hommes", me répondit l'interprète. "Pour des hommes ?" fais-je; "Ah ! Et moi qui pensais que c'était contre quelque bête enragée ou quelque féroce fauve sauvage ! Mais par Dieu, quelle cruauté, si des hommes inventent contre des hommes de si terribles choses !" "Qu'est-ce que c'est que ce douillet ?" fit-il en riant.

Nous retirant, nous nous enfonçons dans la rue jusqu'à la place, et voici que je vois des troupes de ces gens, habillés de fer, munis de blagues à poudre, de pierres à feu et attachés en groupes les uns aux autres, et, couchés près de mangeoires et de seaux, dans lesquels on leur jetait et versait de quoi manger et boire, ils se bousculaient pour laper et goinfrer. Et je dis : "sont-ce là des cochons qu'on engraisse pour l'abattoir ? Je vois certes figures humaines, mais manières de porcs !" "C'est tout l'agrément de cet ordre", fait l'interprète. Quant à eux, ils se relèvent de leurs mangeoires et se mettent à chanter et danser, à bondir et à s'exciter. Et l'interprète : "Eh ! Vois-tu les délices de cette vie ? Quels soucis ont-ils ? N'est-ce pas la une existence joyeuse ?" "J'attends ce qui viendra par la suite", dis-je. Cependant, ils se mettent à poursuivre et à dévaliser les gens des autres ordres sur lesquels ils tombaient. Puis ils se vautreient et se livraient à la sodomie et autres actes éhontés sans aucune vergogne ni crainte de Dieu, tant que j'en rougis et que je dis : "Eh !, on ne devrait pas souffrir qu'ils fassent cela." "Il faut bien le souffrir", fait l'interprète. "Car cet ordre exige une grande liberté." Et eux, s'asseyant, recommençaient de se goinfrer : et s'empiffrant et s'abreuvant à n'en plus pouvoir parler, ils tombaient ce-après et ronflaient. Puis on les conduisit sur l'esplanade où ils

endurèrent pluie, neige, grêle, frimas, soif, faim et autres désagréments qui pleuvaient sur eux : il y en avait plus qui grelottaient, claquaient des dents, s'étiolaient, crevaient, et finissaient en pâture aux poux, aux chiens et aux corbeaux; les autres, insensibles à tout cela, persévéraient dans leur débauche.

Alors les tambours battent, la trompette sonne et il se fait grand fracas et grands cris, et voici que, brandissant et se saisissant de couteaux, coutelas et piques et de tout ce qu'ils peuvent trouver, ils se les enfoncent tous sans aucune pitié, les uns les autres, jusqu'à ce que le sang jaillisse, ils s'entaillent et se frappent pis que ne feraient les fauves les plus furieux. Alors le fracas grandit de tous côtés, on entend le trot des chevaux, le cliquetis des cuirasses, le fracas des sabres, le grondement des tirs, le sifflement des flèches et des balles qui frôlent les oreilles, le son de la trompette, le roulement des tambours, les cris d'encouragement à la bataille, le cri des vainqueurs, le cri des blessés et des agonisants; alors on peut voir une terrible grêle de plomb; alors on peut voir entre de terribles éclairs de feu et des coups de tonnerre; alors de tel ou tel la main, la tête, la jambe s'envole; alors l'un s'écroule sur l'autre et tout se fond dans le sang. "Ah !, Dieu tout-puissant, que se passe-t-il donc ici ? "dis-je, "le monde doit-il périr ? " Et, à peine eus-je repris mes esprits, je m'esquivai, je ne sais comment ni où, loin de cette esplanade, et reprenant quelque peu haleine, et cependant tout tremblant, je dis à ceux qui me conduisent : "Mais où m'avez-vous emmené ?" L'interprète me répondit : "Femmelette ! C'est être un homme que savoir en remontrer à autrui !" "Et qu'est-ce qu'ils se sont faits," dis-je. Il répondit : "Leurs seigneurs s'étaient querellés, il fallait bien que l'affaire se réglât." "Mais pourquoi serait-ce à eux de la régler ?" fis-je. Il répondit : "C'est évident. Car qui règlera les affaires des seigneurs, des rois et des royaumes, qui n'ont pas de juges au-dessus d'eux ? Ils doivent le décider par le glaive entre eux. Qui escrimera le mieux l'autre par le fer, qui l'enfumera le mieux par le feu, celui-là l'emportera." "Ô ! Mœurs barbares, ô mœurs bestiales !" fais-je; "n'y a-t-il donc d'autre chemin pour s'accommoder ? Une telle conduite convient aux bêtes sauvages, mais pas aux hommes.

Alors j'en vois beaucoup sur le champ de bataille qu'on emmène et porte, privés de mains, de jambes, de tête, de nez; le corps entaillé, la peau écorchée, tout défigurés par le sang; pouvant à peine, de pitié les regarder, j'entends l'interprète me dire : "Tout cela guérira, un soldat doit être un dur à cuire." "Et qu'en est-il", fais-je, "de ceux qui y ont laissé leur tête ?" Il répondit : "leur peau leur avait déjà été payée." "Comment cela ?" fais-je. "Et n'as-tu donc vu de quel plaisir ils ont joui ?" "Devaient-ils pour autant endurer aussi si grand déplaisir ?" Dis-je. "En supposant même qu'ils n'aient connu que des délices avant leur mort, c'est misère que d'engraisser l'homme pour l'envoyer aussitôt à l'abattoir. Cet ordre est laid, de toutes les manières ! Je n'en veux pas, je n'en veux pas ! Allons-nous-en."

2) Gabriel Tarde (1843-1904), "Les géants chauves", *La Revue Bleue*, 12 novembre 1892.

C'était en l'an de grâce 1992. On doit remonter à cette date précise le premier germe de la plus merveilleuse révolution qui ait régénéré notre espèce. A la fin d'avril, par un beau jour, se promenait dans un parc seigneurial du midi de la France un illustre agronome philanthrope, éleveur et réformateur, nommé Samuel Zède.

La France alors avait fructueusement employé les loisirs inespérés d'une longue paix à se payer le luxe de quelques petites guerres civiles; divisée en une douzaine de républiques universelles, elle retournait, sous le nom de libertés communales, aux vexations féodales. Mais les français, toujours spirituels, se réjouissaient d'être vengés par le grand tsar Nicolas V ou VI, qui, après avoir emporté Berlin d'assaut et vassalisé l'empire d'Allemagne, étendait sa domination jusqu'aux bords du Rhin.

Plus soucieux de nos vrais intérêts, Samuel méditait en se promenant sur ce déluge moscovite. [...] Notre docteur était fort peu poète, quoique rêveur au suprême degré, et même assez chimérique. Cependant, ce jour-là, il sembla plus frappé que d'ordinaire de la beauté de la nature. Il venait de faire sa tournée habituelle dans sa basse-cour, sa grange et son parterre de fleurs rares. [...]

Mais cela vu, il redevint songeur et s'égara dans la forêt; et arrivé à une clairière, il s'arrêta près d'un églantier. Devant lui s'ouvrait une des jolies fleurs si simples de l'arbuste épineux [...]. Pour la première fois, le docte songeur parut remarquer cette beauté si peu compliquée; la comparant à ses roses doubles, il réfléchit profondément, et d'idée en idée, de comparaison en comparaison, je vais vous dire le chemin que fit sa pensée:

"Tel est donc, se disait-il, le thème originel de toutes les variations des horticulteurs; cette rose si pâle, si virginale, est la mère de toutes nos roses opulentes et provocantes. Quand je la rapproche cependant de la rose que j'observais tout à l'heure, que de contrastes! Toute trace de parenté a disparu. [...] Et maintenant, si je fais un autre parallèle, si je me compare, moi savant, moi lettré, à ce

paysan rustre et ignorant avec qui je causais avant de venir, soyons franc: l'intervalle entre lui et moi est-il égal à celui de ces deux fleurs, dont l'une est cultivée et l'autre ne l'est pas? [...]

[...] et j'ai lieu de penser que, sauf quelques différences à son avantage, cet homme-nature est conformé comme moi, fils de la culture. S'il est sans doute plus envieux que moi, et moi peut-être un peu plus égoïste que lui, malgré ma philanthropie, cela tient à ce que je possède et à ce qu'il veut posséder. Et cela ne tire point à conséquence. Il croit aux sorcières, et j'ai cru aux tables tournantes. Son agriculture est un peu plus routinière que la mienne, mais en compensation, elle est beaucoup moins ruineuse. Enfin, nous nous équivalons à très peu près. La puissance de l'éducation a donc une portée bien plus restreinte sur nous que sur les autres êtres et les transformations que l'homme parvient à opérer en lui-même ne sont rien auprès de celles qu'il opère autour de lui.

Mais allons plus loin. Ce canard sauvage que je vois là-bas diffère étrangement des canards de nos basses-cours, ses congénères. Il en diffère plus que je ne diffère du paysan en question. En revanche, il en diffère moins que l'églantier que j'ai sous les yeux ne diffère de la rose double de mon parterre. En poursuivant ces rapprochements, je crois qu'on arriverait aisément à formuler cette loi: plus un être vivant est éloigné de l'homme, plus l'homme le transforme radicalement; d'où il suit que, de tous les êtres vivants, l'homme est celui que l'homme est le plus impuissant à transformer.

Toutefois, il n'en devrait pas être ainsi. Et cette loi n'est qu'un avertissement adressé à nos révolutionnaires. [...] Avec tout cela, nous marchons toujours sur nos deux jambes, la goutte en plus; et toutes ces régénérations successives, qu'on nous donnait pour des transfusions de sang, n'en ont jamais été, en définitive, que des effusions, hélas! Les plus vrais révolutionnaires sont ceux qui ont inventé la truelle, la meule, la presse à imprimer, le télescope, la locomotive [...]

Le jour où l'homme dérivait du singe, si l'on admet la chose, ce jour-là se fit vraiment une révolution digne de ce nom. Mais, depuis lors, il ne s'est fait que des pastiches. [...] Il est évident que, en dépit de toutes ces tentatives avortées, la nature humaine est une matière première que personne encore n'a su manufacturer. On en a fait le tour, on l'a attaquée indirectement par l'éducation, ou simplement par une modification du régime politique, alimentaire ou intellectuel. Mais qui a pris résolument le taureau par les cornes? Qui a traité la bêtise humaine, l'imbécillité humaine, notre plaie incurable [...]. Personne, je le répète, personne...

En sorte que le cerveau, cette fleur de nos âmes, cette corolle délicate dont notre crâne est l'épais calice et notre colonne vertébrale la tige grossière, attend toujours son horticulteur! [...] Eh bien, s'il en est ainsi, que m'importent mes granges et mes basses-cours, mes chenils et mes serres chaudes; ne dois-je rougir de savoir grossir à volonté les épaules de mes bœufs, le ventre de mes verrats; et allonger les oreilles de mes chiens, si je suis impuissant à développer d'un demi centimètre la moindre protubérance crânienne d'un de mes enfants?

[...] Justement, vers cette époque, le docteur devint père, et père d'un gros garçon qui regarda si sottement, pleura si naïvement, téta avec tant de gaucherie dès la première heure de son existence, qu'il fut jugé idiot à l'unanimité par le chœur entier des sages-femmes et des nourrices. Samuel parut ravi de ces marques de sottise, qui devaient mettre d'autant plus en relief l'efficacité de ses découvertes. [...] Son premier soin fut d'emboîter dans un moule hémisphérique en acier, d'apparence militaire, la tête du nourrisson. [...] Isaac (c'était le fils de Samuel) dut à cette première éducation d'être chauve toute sa vie, chauve-né en quelque sorte. [...] En revanche, il lui poussa sur le front deux éminences mamelonnées, qui gonflèrent avec l'âge, se tatouant graduellement de sillons entrelacés et hiéroglyphiques. Dès l'âge de deux ans, son père jugea que le casque pouvait lui être ôté. "Je ne suis, se disait-il, que l'aiguilleur de la nature; maintenant que la voilà sur la voie, laissons-la faire". Il n'eut pas à s'en repentir.

Je ne raconterai pas les prodiges successifs par lesquels le jeune Isaac parvint d'abord, et ce ne fut pas son moindre mérite, à rectifier l'opinion de sa nourrice sur ses facultés, et plus tard à stupéfier ses professeurs et ses camarades. Il me suffira de dire que, doué de deux admirables bosses, celle du calcul et celle du jeu, il devint le plus grand calculateur et le plus grand joueur, c'est-à-dire le plus grand capitaine que le monde eût jamais vu. [...]

A vingt ans, les douze ou quinze républiques unitaires de France étant parvenues à s'accorder et à déclarer en commun la guerre à l'Angleterre, qui nous menaçait alors, il fut nommé par acclamation généralissime de nos armées de terre et de mer. [...] Sur ces entrefaites, le tsar, aidé de son vassal l'empereur d'Allemagne, profita de notre invasion en Angleterre pour nous envahir nous-mêmes. Grave imprudence, qui permit au général Isaac de donner toute sa mesure. [...] Il avait inventé une espèce d'artillerie télégraphique dont le détail m'échappe, et moyennant laquelle, tranquillement assis dans un fauteuil du bureau des télégraphes de Paris, il put bombarder à la fois Berlin et Saint-Petersbourg. [...]

Inutile de dire que le docteur Samuel avait hermétiquement gardé son secret. Il ne l'avait confié qu'à son fils. L'univers entier admirait les prodiges de ce génie fabriqué de main d'homme. [...]

Or, il aimait les femmes de cet amour passionné et malheureux des enfants gâtés pour les étoiles et des cyclopes pour les Galathées. Il trouva cependant une Dalilah, hélas! et ce fut sa perte. Car elle était payée par Nicolas V ou VI et ne sut que trop bien remplir sa mission. [...]

Dès qu'il la vit, le conquérant oublia absolument la carte du monde [...]. Sur la foi de ces grands yeux noirs, rayonnants de cils d'ébène, quelle méfiance humaine ne se fût endormie ? Aussi, comme un jour elle caressait les proéminences de son illustre amant, non sans réprimer un léger sourire, elle lui demanda d'où venait sa force. "Tu en as la clef," lui répondit-il énigmatiquement; et, ne résistant pas à ses insidieuses questions appuyées de douces promesses, il lui dit qu'à la différence de Samson, il devait en partie sa puissance à sa calvitie; et enfin il lui avoua tout, il lui expliqua la géographie du cerveau, la forme des moules, la recette des drogues... Elle était stupéfaite, mais n'oublia rien.

Elle se garda bien, comme on pense, d'avertir le seul Nicolas de la confiance qu'elle avait reçue. Elle en instruisait secrètement et tout à tout, et à l'insu les uns des autres, les rois et empereurs, détrônés ou non, et les présidents des républiques de toute l'Europe. Chacun d'eux lui paya fort cher la virginité de son secret.

Partout des expériences furent tentées, et partout elles réussirent. [...] Les uns et les autres abandonnaient d'ailleurs au père de famille le choix de la bosse qu'il préférerait pour ses enfants, pourvu que ce ne fût pas la bosse de l'escroquerie et de l'assassinat, mais bien celle de l'industrie, de l'éloquence, de la musique, de la peinture, des mathématiques, de la physique, etc. Seize ans après ces mesures, l'entrée de toutes les carrières était fermée à ceux qui ne produisaient pas, avec un certificat de vaccine, leur diplôme de moulage de telle ou telle catégorie, ès commerce, ès musique, ès éloquence, etc. Il est à remarquer que, l'opération n'ayant jamais réussi sur les femmes, on fut obligé d'y renoncer à leur égard.

Chacun des Etats possesseurs du secret fut considérablement désappointé quand il s'aperçut que les principautés ou républiques voisines étaient comme lui peuplées d'hommes de génie. Cependant, il ne manqua pas de publicistes pour faire ressortir les avantages du nouvel état de choses: "Désormais, disait- l'un d'eux, le rêve de Babeuf se réalise, et nous fondons la vraie république des égaux. L'égalité de tous, c'est la supériorité de tous. Quand il n'y aura plus dans le monde que des hommes éminents, le suffrage universel cessera d'être une absurdité. [...]

En second lieu, le génie devenu aussi commun que le galon, fléchit considérablement comme valeur. [...] Mais la principale cause de conflit vint de la distinction essentielle qui s'établit entre les Etats qui avaient décrété l'obligation du moulage et ceux qui avaient toléré l'immixtion, dans les rangs de la société, des têtes au naturel. Ces derniers possédaient un avantage énorme sur les autres: la population inférieure, aux cerveaux bruts, travaillait les champs, balayait les maisons, faisait la cuisine, et entretenait les loisirs littéraires, scientifiques, artistiques des cerveaux manufacturés. On mourait de faim, au contraire, dans les pays entièrement décrétinisés, nul homme moulé ne pouvant consentir à travailler la terre, et le nombre des singes qu'on avait songé à mouler pour les soins domestiques était insuffisant. Ce n'était pas tout: pour des raisons qu'on devinera plus loin, les femmes montraient une inclination marquée pour les quadrumanes chevelus et non retouchés qui persistaient encore à usurper le titre d'hommes, tandis que les exemplaires revus et corrigés de l'humanité obtenaient difficilement leurs faveurs. Aussi se produisait-il une émigration féminine irrésistible vers les états crétinistes, c'est-à-dire où l'on trouvait encore des hommes aussi stupides et grossiers que pouvait l'être un académicien des XVIIIe et XIXe siècles.[...]

Enfin la lutte éclate et on prend les armes. Quelle guerre! et quel progrès elle fit accomplir encore à l'art militaire! Glissons sur les détails; il suffit de savoir que les Etats crétinistes furent vaincus, et que les Etats progressistes, loin d'abuser de la victoire, se contentèrent de leur imposer humainement le désir d'émanciper sans retard tous leurs frères inférieurs, par le moulage appliqué à toutes les têtes de tous les âges. [...]

Alors, les poètes furent en droit de célébrer l'Eden retrouvé. Il n'y avait plus dans l'univers entier que quelques millions d'hommes, mais d'hommes de génie, servis par quelques milliards de singes perfectionnés. [...] Le génie, en un mot, était partout, et le génie était heureux. Et cependant, la fin du monde, je veux dire de l'humanité, est venue de là. Cette félicité fut brève.

D'abord, elle fut troublée par une autre grande guerre [...]. Mais la distinction des patries abolie, la distinction des classes consommée, il restait la distinction des bosses. [...] On se battit donc de nouveau. Le nombre des hommes ayant considérablement diminué, on s'adjoignait des milices auxiliaires d'orangs-outangs. [...]

Malgré les ravages qu'exerça la guerre des bosses, elle ne fut pourtant pas la principale cause de l'extinction de l'humanité [...]. J'ai déjà noté le peu de goût que les femmes manifestaient pour les génies chauves. [...] La nature a ses compensations. De ses hommes si féconds en tableaux, en opéras, en chef-d'œuvres, il n'en est pas un qui ait pu se glorifier d'être père, du moins après

l'élimination de la population crétime. [...] C'est que, lorsque les étamines se changent en pétales, il n'y a plus d'étamines du tout. Il aurait fallu prévoir cela.

L'humanité, avec effroi, aperçut sa fin imminente. Après avoir tant proclamé son immortalité et sa divinité, il lui en coûtait d'avouer sa prochaine disparition. Mais partout les rangs s'éclaircissaient; les peintres exposaient dans les musées déserts; les prédicateurs prêchaient dans les temples vides, les grands capitaines ne commandaient plus qu'à leurs oranges-outangs. Dix ans s'écoulèrent, et il ne resta plus que cent hommes au monde. Dix ans après, il n'en restait plus que dix. Et après dix ans encore, il n'en restait plus que deux. [...] Les musées débordaient, les bibliothèques étaient pleines, les villes regorgeaient de richesses artistiques d'un prix infini. L'habitation de l'humanité était intacte. L'âme seule faisait défaut.

Et la terre ne cessa point de tourner, le soleil de luire, les oiseaux de chanter; la création sembla ne pas s'être aperçue que son roi était mort. [...] Il n'y avait que les singes qui eussent gagné à l'événement. Ils s'étaient empressés de distribuer les places vacantes dans les monuments publics, d'endosser les uniformes des morts et avaient paru prendre plaisir à cette pantomime macabre.

Je dois cependant, avant de finir, rassurer mes lecteurs. Le genre humain ne disparut pas sans retour. Quelques crétiens, sauvés du massacre général, osèrent se montrer après la mort définitive des hommes chauves. Ils formèrent, étant Auvergnats, des familles nombreuses, et peu à peu le monde s'est repeuplé.

Hippolyte Verly (1838-1916), *Les socialistes au pouvoir*, Paris, Librairie Le Soudier, 1897, pp. 62-65.

En vérité, nous avons le bonheur de vivre à une époque mémorable, dont on parlera dans la suite du siècle. Ce matin, à la même heure, cinq mille cantines pouvant nourrir chacune mille personnes, ont été ouvertes à Paris. C'est une organisation véritablement merveilleuse, pleine de méthode et de simplicité digne des vertus des anciens Spartiates.

Nous sommes loin du temps où une bourgeoisie sensuelle allait se gorger de nourritures raffinées et dispendieuses au Grand-Hôtel ou au Café Riche et s'enivrer de vins capiteux à 10 ou 15 francs la bouteille. Maintenant, dans notre société socialisée, on ne peut plus gaspiller pour un seul repas de quoi assurer l'existence de toute une honnête famille pendant un mois. Plus de garçons habillés comme des notaires, en habit noir et en cravate blanche, plus de cartes des mets et des vins reliées aussi richement que des missels, plus de vaisselles d'argent, plus de cristaux, plus de nappes à ramages orgueilleux.

Dans nos cantines sociales, tout est réglementé selon la raison jusque dans les plus petits détails, et nul n'y est favorisé aux dépens des autres. Naturellement, on peut manger indifféremment dans toutes les cantines, car cela jetterait dans le service des perturbations impossibles à prévoir et il y aurait en quelques heures des cantines totalement dépourvues de provisions, alors que d'autres seraient encore surabondamment fournies. Les gouvernants sont des hommes d'Etat trop expérimentés pour n'avoir pas aperçu d'avance et sagement évité cet écueil.

On ne peut manger que dans la cantine où l'on s'est fait inscrire, et pour cette inscription on a le choix entre les cantines du quartier de son domicile et de celui de son travail. Les déjeuners sont servis de dix heures à midi et demi; les dîners de cinq à huit heures.

Chacun combine le moment de ses repas conformément à ses heures de loisir, qui dépendent naturellement de son genre d'occupation. Malheureusement, c'est seulement le dimanche qu'il m'est permis de manger avec ma femme comme j'en ai l'habitude depuis vingt-cinq ans, car nos heures de travail sont tout à fait différentes.

-- Alors, je ne pourrai plus avaler une seule bouchée ! S'est exclamée Louise, quand elle a été instruite de ce contretemps.

-- Je le regrette comme toi, chère femme, lui ai-je répondu; mais il faut déployer de la bonne volonté; car c'est aux socialistes inébranlables dans leur foi, comme nous le sommes, qu'il appartient de donner le bon exemple. Nos dimanches nous paraîtront d'autant meilleurs. Notre illustre Jaurès n'a-t-il pas écrit que l'intensité des satisfactions est en raison directe de leur rareté ?

Je dois expliquer maintenant comment les cantines fonctionnent.

En entrant, on passe devant un guichet occupé par un comptable, auquel on présente son livret. L'employé en détache un coupon d'alimentation et vous remet en échange un numéro, comme aux bureaux d'omnibus. L'administration a eu la bienfaisante pensée de placer des bancs le long du mur, pour que l'on puisse attendre sans fatigue l'appel de son numéro; c'est seulement dans les moments de presse, quand les bancs sont pleins, qu'on attend debout. La cantine est divisée en plusieurs sections correspondant à la couleur des numéros, et chacune a son surveillant chargé d'appeler les tablées à mesure que des vides se produisent.

A l'appel de votre numéro, dans votre série, vous passez au guichet du buffet, où l'on vous remet votre portion, que vous devez porter vous-même à la table qui vous est assignée par un garde social.

Car ce sont les miliciens de la police qui font ici le service d'ordre, et je dois reconnaître que leur présence est nécessaire, au moins pour les premiers temps. Toute cette organisation méthodique est nouvelle, le public, encore esclave de ses anciennes habitudes, n'y est pas accoutumé, et il ne manque pas de gens qui manquent de patience et de calme.

Mais je dois constater, d'autre part, que les policiers n'apportent pas dans l'accomplissement de leur mission l'urbanité, la cordialité qui s'imposent dans une société vraiment fraternelle. Les nécessités gouvernementales ont fait porter leur nombre à trente mille; ils se sentent devenus indispensables, ils font maintenant les importants et reprennent peu à peu les allures désagréables des argousins du régime bourgeois.

La cohue aussi est véritablement trop grande dans les cantines; on sera obligé d'en augmenter le nombre, sinon on n'arrivera pas à servir dans le temps voulu un pareil nombre de consommateurs et il s'ensuivra une perturbation regrettable dans le travail.

Ce n'est pourtant pas la durée du repas qui est en cause de ce retard. Cette durée est même trop brève : un quart d'heure. Le garde social, debout, montre en main, derrière chaque rangée de tables, ne fait pas grâce d'une minute; au contraire, je crois qu'il en rogne deux ou trois pour gagner du temps. Et à son signal, il faut, bon gré mal gré, se lever et céder la place à ceux qui attendent [...]

Paul Adam (1862-1920), *La cité prochaines, Lettres de Malaisie*, Paris, Bibliothèque des auteurs modernes, 1898, nationaliste et traditionaliste, pp. 173-214

On ne saurait découvrir ici un idéal de société future. Plutôt- ai-je voulu montrer l'une des formes possibles qu'eût revêtue, dans la pratique, l'évolution des efforts chers aux gens de 1848.

Beaucoup de serres étaient ouvertes. Nous aperçûmes des charrues automobiles qui labouraient toutes seules; ailleurs des semoirs qui répandaient le grain; en un troisième lieu des rouleaux qui aplatissaient une terre blanchâtre, gorgée de fumures artificielles. Ici les saisons ne collaborent pas. La mécanique et la chimie remplacent le soin de la nature, avec une activité autrement multiple.

Les serres agricoles sont gigantesques. Elles recouvrent des espaces. La galerie des machines, de Paris, donne assez la mesure des moindres. Sous les édifices de verre, les dynamos mettent en mouvement les appareils. Peu d'hommes dirigent. Il y a des vignobles portant des grappes de Terre Promise; des blés dont les épis trop lourds exigent des étais; des tiges de riz hautes de trois mètres [...]

Où déclare Pythien, nos estomacs deviennent les plus choyés du monde. Comme il n'est pas nécessaire de vendre bon marché aux pauvres des produits inférieurs, nos groupes agraires éliminent de la culture tout ce qui ne semble pas atteindre la succulence. L'étude des conditions qui la favorisèrent; permet de les faire renaître au bénéfice de tous les champs. Vous avez pu voir des manœuvres manger, sur les tables des réfectoires publics, des victuailles qu'en Europe on sert aux seuls milliardaires, aux filles entretenues, aux grands escrocs et aux rois.....[...]

Mais il me semble que nous atteignons les zones militaires. [...] Nous nous défendons la vie productrice contre la destruction. Nous armons afin de protéger la vie.

Nous enrôlons dans l'armée ceux qui manifestent leur goût de conquête par le larcin, leur goût de la mort par la soif de l'alcool, leur goût de détruire par la désobéissance aux lois de production. Loin de nous l'idée de les punir. On les assimile seulement au métier qui séduit le mieux leur tempérament. Quel meilleur soldat qu'un brutal, un larron; un rageur, un contrebandier, puisque son devoir social est de vaincre, de conquérir, de s'enivrer de rage pour tuer, de ruser pour dépister l'ennemi, de mettre à mort le plus faible. Seulement nous préférons que ces malades exercent les vertus de leur énergie contre les peuples menaçant l'harmonie sociale. [...] Vous vous étonnez de voir les abattoirs construits sur les champs de manœuvre. Mais au contraire cette habitude de donner la mort, de voir le sang, de ne pas s'attendrir à la vue de la victime pantelante, découpée, désossée, dépouillée, prépare de façon merveilleuse nos militaires à ne pas craindre la blessure ni de s'étonner de la bataille. Nous développons par tous les moyens l'envie de meurtre, l'habitude de tuer, l'instinct de vaincre. Tenez : le maillet à pointe abat un porc, à demi décapité par la force du coup. Le sang jaillit en deux fontaines; la bête ahurie, grogne et s'agite; elle éclabousse de crachats rouges la haie des curieux ravis; et qui s'amuse à présenter les visages vers le jet du sang. Comment ces êtres-là s'épouvanteraient-ils ensuite si le sabre ennemi décapite à leur côté le camarade du même grade ? [...]

Mais pourquoi cette diatribe ? Répondit-elle à mes exclamations? N'était-il pas logique de diviser les forces de citoyens en productrices et destructrices, selon les tempéraments de chacun. Certes, les compagnons de H Jérôme [le fondateur] espéraient, comme les anarchistes actuels, un peuple composé de seules âmes excellentes et bénignes. Il a fallu en rabattre. On a pris le meilleur système en parquant les instinctifs dans l'armée où leur brutalité devient mérite, honneur, gloire. Comme on ne leur permet pas de quitter les territoires militaires [ni de se reproduire], ils ne corrompent point l'esprit des pacifiques.

PROJETS OU DEMARCHE UTOPIQUES

Gracchus Babeuf (1760-1797), *La Doctrine des Egaux* (1796), Paris, Bibliothèque socialiste, 1906, pp. 73-82

Voyons à présent ce qu'on entend par égalité réelle. Elle a pour base deux conditions essentielles : Travaux communs; jouissances communes.

D'abord, le travail étant une condition nécessaire sans laquelle l'association périrait, nul n'a pu s'y soustraire sans laquelle l'association périrait, nul n'a pu s'y soustraire sans injustice; celui qui l'a fait a diminué la richesse publique, ou a rejeté sa tâche sur son voisin.

Deux considérations puissantes viennent à l'appui de ce système ; 1° ce travail commun augmenterait les richesses de la Société qui, dans l'état actuel, ne peut compter que sur le travail utile d'une petite partie de ses membres; 2° le travail réparti sur tous les sociétaires valides délivrerait d'un fardeau insupportable ceux que nous avons condamnés exclusivement à la fatigue et n'en transporterait aux autres qu'une portion très faible qui bientôt deviendrait pour tous une source de plaisir et d'amusement. [...]

Dans ce plan enchanteur, dont je ne fais qu'esquisser les charmes, on trouverait la solution du problème. Trouver un état où chaque individu, avec la moindre peine, puisse jouir de la vie la plus commode. [...]

Il était dû à la Révolution française de mettre que l'on regardait naguère comme chimérique. Nous avons commencé, finissons. [...]

Pour passer de notre mauvais état à celui que je défends, il faut ;

1° Réunir toutes les richesses actuelles sous la main de la République;

2° Faire travailler tous les citoyens valides, chacun suivant sa capacité et ses habitudes actuelles;

3° Utiliser les travaux, en rapprochant ceux qui s'aident mutuellement et en donnant une nouvelle direction à ceux qui sont uniquement l'effet de l'engorgement actuel des richesses;

4° Réunir continuellement dans les dépôts publics toutes les productions de la terre et de l'industrie;

5° Distribuer également les productions et les plaisirs;

6° Tarir la source de toute propriété, de tout commerce particulier et leur substituer une distribution sage, confiée à l'autorité publique;

7° Etablir des maisons communes d'éducation, où chacun s'accoutumerait au travail le plus conforme à ses forces et ses penchants.

Ainsi l'égoïsme ne serait plus le mobile de l'activité et du travail des individus, qui, quels que fussent la vérité et l'usage de leurs productions, recevraient la même rétribution de nourriture, d'habillement etc. [...]

Je vois dans un pareil ordre des choses :

1° Les arts, se placer, par la sagesse des institutions, là où ils pourraient être plus utiles; et se rapprochant des agriculteurs, faire disparaître les grandes villes, réceptacle de tous les vices, et peupler la France de villages ornés d'une immensité d'habitants heureux, dont rien n'arrêterait la propagation ;

2° Les hommes, éclairés et habitués au travail par l'éducation commune, aimer la patrie plus qu'ils n'aiment aujourd'hui leurs familles; et, délibérant avec connaissance de cause sur les affaires publiques, donner à l'univers le premier exemple de la démocratie et de la Vertu défendues avec le courage du lion par une immense population;

3° Les Français, sans monnaie, sans privation, sans ennui et sans envie d'amasser pour l'avenir, payant gaiement à la patrie le tribut commun, le travail, goûter les plaisirs de la nature, et

passer le reste du temps dans les fêtes publiques, à la discussion des lois, et à l'instruction de la jeunesse;

4° La société, délivrée des procès, des haines, de s jalousies et de toutes les funestes suites de la propriété;

5° La législation, rendue à des principes très simples, n'être plus que l'art d'augmenter les connaissances et les plaisirs de la société;

6° La patrie en danger, trouver dans l'augmentation d'une demi-heure de travail par jour, plus de soldats et de ressources que ne peuvent en fournir aujourd'hui tous les financiers de l'Europe.

Johan Gottlieb Fichte (1762-1814), *L'Etat commercial fermé*, (1800), Paris, l'Age d'homme, 1980, pp. 75-76.

Les deux branches principales de l'activité, par laquelle l'homme maintient sa vie et la rend agréable, sont l'obtention des produits de la Nature et leur élaboration ultérieure pour l'agrément de la vie. Ainsi le partage principal de l'activité libre tient dans la répartition de ces deux occupations. Un certain nombre de personnes constituerait dès lors, par cette séparation, un corps social, et obtiendrait le droit exclusif de récolter des produits. On attribuerait à un autre corps social le droit exclusif de les transformer pour tous les usages humains connus.

Le contrat de ces deux corps sociaux principaux serait le suivant : le corps social des artisans promet de n'entreprendre aucune action qui concerne l'obtention des produits bruts et, ce qui en découle, aucune action sur un objet quelconque voué exclusivement à l'obtention des produits. Réciproquement, le corps des producteurs s'engage à s'abstenir complètement de toute élaboration ultérieure des produits dès lors que la Nature a terminé son œuvre.

Mais dans ce contrat, le corps des producteurs bénéficie manifestement d'un avantage sur celui des artisans (pour être bref, c'est ainsi qu'en général je nommerai ces deux corps sociaux principaux dans mon développement). Car celui qui dispose en exclusivité des produits de la Nature peut vivre, au moins de façon passable, sans aide extérieure; les transformations de moindre ampleur exigées par ces produits pour servir de nourriture ou de vêtement ne peuvent guère être interdites au producteur, car il n'est guère facile de le contrôler sur un tel point. Par contre, l'artisan ne peut en aucune façon se passer des produits indispensables d'une part à sa propre alimentation, aux travaux d'élaboration qui lui ont été accordés en exclusivité d'autre part. De surcroît, le but essentiel de l'artisan ne réside pas simplement dans le travail, mais dans la possibilité de vivre de son travail; et si ce dernier point ne lui est pas garanti, par l'intermédiaire du travail, rien ne lui est en réalité acquis. Il est donc clair que si le partage entrepris doit être conforme au droit, il faut ajouter au contrat simplement négatif promettant d'éviter toute perturbation un contrat positif assurant un service réciproque, dont le contenu serait le suivant :

Les producteurs s'engagent à récolter une quantité de produits telle que non seulement eux, mais encore tous les artisans qui participent au même lien de l'état et qui leur sont connus, puissent s'en nourrir, et qu'en outre ces derniers disposent de matières premières pour leur activité; les producteurs s'engagent de plus à remettre les produits cités en échange des objets fabriqués par les artisans, selon la règle suivante : les artisans, alors qu'ils fabriquent leurs objets, doivent pouvoir vivre tout aussi agréablement que les producteurs lors de l'obtention des matières premières.

Réciproquement, les artisans prennent l'engagement de livrer aux producteurs autant d'objets manufacturés que ceux-ci en utilisent d'ordinaire aux prix convenus, et d'une qualité aussi achevée que possible dans la sphère d'influence de cet état.

Il est ainsi convenu d'un échange des produits tout d'abord, des objets manufacturés ensuite; cet échange lie les partenaires; il faut qu'il y ait ainsi non seulement possibilité, mais obligation d'échanger et de céder les marchandises.

Dans le but de n'importuner ni le producteur ni l'artisan avec la recherche et le voiturage des marchandises dont ils ont besoin précisément à un moment donné, avec la discussion des conditions de l'échange etc., et de façon à éviter les pertes de temps et de travail, il est opportun qu'entre les deux corps sociaux en intervienne un troisième qui prenne en charge les échanges entre eux, celui des marchands. Avec ce corps social, les deux premiers établissent les contacts suivants. Tout d'abord, un contrat négatif : ils renoncent à tout commerce direct entre eux, en échange de quoi le marchand renonce à l'extraction immédiate des produits de la Nature, tout comme les artisans, ci-dessus, et à toute élaboration ultérieure de ces produits, tout comme les producteurs.

Puis un contrat positif : les deux corps sociaux s'engagent à mettre à disposition du marchand les quantités de produits et d'objets manufacturés qui dépassent leurs besoins propres, et à se procurer chez lui, en revanche, ce qui leur est nécessaire, selon la règle suivante, qu'en sus du prix de base défini plus haut, il reste au marchand lui-même suffisamment de produits et d'objets

manufacturés pour lui permettre de vivre tout aussi agréablement que le producteur et l'artisan sans s'occuper d'autre chose que du commerce. En échange, le marchand promet de disposer en tout temps du nécessaire pour répondre à tout besoin usuel dans cette population, selon la règle évoquée; et il prend l'engagement d'échanger à toute heure et au prix de base fixé tout article usuel du commerce.

Les trois corps sociaux présentés sont les composantes fondamentales de la nation. Je n'ai à traiter ici que du rapport réciproque de ces composantes. Les membres du gouvernement, tout comme ceux de l'ordre des enseignants ou de celui des militaires, n'existent qu'en fonction des premières, et ils entrent également dans la planification. Il sera question en temps utile de leur rapports avec les échanges commerciaux [...]

Robert Owen (1771-1858) -1) "Rapport à la commission pour le soutien aux pauvres de l'industrie", mars 1817 -2) "Discours prononcé à la Taverne de la Cité de Londres" 21 août 1817, -3) "Proclamation du 19 septembre 1817".

1) Disposition du plan : "Tout plan pour l'amélioration du sort des pauvres doit combiner pour éviter à leurs enfants d'acquérir de mauvaises habitudes et leur en donner de bonnes; leur procurer une formation utile et de l'instruction; fournir un travail convenable aux adultes; orienter leur production et leur consommation pour leur plus grand bien, à eux-mêmes et à la société; les placer dans un environnement tel qu'il leur évite les tentations inutiles et assure une étroite union entre leur intérêt et leur devoir. Ces avantages ne peuvent être procurés ni séparément à des individus ou des familles, ni à de trop vastes populations. Ils ne peuvent être effectivement mis en pratique que dans une organisation qui réunirait dans une seule installation de 500 à 1500 personnes, soit un millier en moyenne [...]"

Je me permets maintenant de demander à la commission de porter son attention sur les dessins et les commentaires qui accompagnent le présent rapport.

Le dessin montre en premier plan un établissement avec ses dépendances et ses terres alentour. A bonne distance, on aperçoit d'autres villages du même type. Les constructions disposées en carré, correspondent au logement de 1200 personnes. Les terres avoisinantes ont une superficie de 400 à 600 hectares. A l'intérieur des carrés, des équipements publics les divisent en parallélogrammes. Le bâtiment central contient une cuisine publique, des réfectoires, et tous les équipements nécessaires à une cuisine et une restauration économiques et agréables. A droite, un autre bâtiment comporte au rez-de-chaussée un jardin d'enfants et à l'étage une salle de réunion et un lieu de culte. Le bâtiment de gauche comprend une école primaire et une salle de réunion au rez-de-chaussée, et à l'étage une bibliothèque et une salle pour les adultes. Des terrains de sports et de récréation occupent les espaces libres dans l'enceinte; ils sont censés être plantés d'arbres.

Il est prévu que trois côtés de l'enceinte seront constitués de résidences, principalement pour les familles. Les résidences compteront quatre chambres, chacune étant assez vaste pour loger un couple et deux enfants. Le quatrième côté sera fait de dortoirs pour tous les enfants au-delà de deux par famille, ou bien ceux qui ont plus de trois ans. Au centre de cette façade résident les surveillants des dortoirs. A une extrémité, l'infirmerie, et à l'autre, une hôtellerie pour les étrangers qui viendraient de loin voir leurs amis ou leurs parents. Au milieu des deux autres côtés du carré, se trouvent les appartements des surveillants généraux, du pasteur, des maîtres d'école, du médecin, etc. Au milieu du dernier côté, des magasins abritent les denrées nécessaires à l'établissement.

A l'extérieur, à l'arrière des maisons de l'enceinte, on trouve des jardins bordés par une route. Immédiatement, au-delà, sur un des côtés, ce sont des ateliers et les bâtiments industriels. L'abattoir et les écuries sont séparés de l'établissement par des plantations. De l'autre côté, les blanchisseries, les teintureries etc., et à une plus grande distance, les équipements agricoles, avec les malteries, les brasseries, les moulins etc. Les haies sont plantées d'arbres fruitiers.

Le plan représente un établissement correspondant au logement de 1200 personnes. Et ces gens sont censés être des hommes, des femmes et des enfants de tous âges, aptitudes et dispositions, la plupart étant fort ignorants, beaucoup ayant des habitudes mauvaises et vicieuses, ne possédant que les caractéristiques physiques et mentales les plus communes, dépendants pour leur subsistance que des fonds réservés aux pauvres -- des gens qui ne servent à rien et sont un fardeau pour la société alors que leur influence morale et désastreuse, car c'est par eux que l'ignorance et certaines formes de vices et de délinquance se développent et se perpétuent dans la société. Il est clair que tant qu'on laissera les pauvres dans les conditions qu'ils ont connues jusqu'ici, eux et leurs enfants, à de très rares exceptions près, demeureront inchangés dans les générations à venir.

Si l'on veut changer radicalement pour le bien leur caractère, on doit les arracher à l'influence d'un tel environnement, pour les placer dans celui qui, en harmonie avec la constitution naturelle de

l'homme et le bien-être de la société, ne peut manquer de provoquer cette amélioration de leur condition que les classes sociales ont un si grand intérêt à promouvoir."

2) Intérêt économique du plan : "Tant que les classes travailleuses demeureront dans l'individualisme, le monde sera sujet à la famine lors des années mauvaises. Dans le système actuel, il ne saurait être de l'intérêt des cultivateurs de produire plus qu'il n'est nécessaire à la consommation d'une année moyenne... Les nouveaux établissements comportent des silos qui permettront de disposer toujours pour chaque village d'une année de réserves, afin de prévenir les conséquences néfastes d'une saison mauvaise. Les nouveaux villages combineront tous les avantages des plus grandes villes, sans aucune de leurs innombrables malédictions et nuisances, avec tous les bienfaits de la campagne sans aucun des nombreux inconvénients que procurent actuellement des résidences isolées.

En fait, c'est le travail du pays tout entier qui, dans des établissements proposés, serait orienté en fonction des nombreux avantages que peuvent procurer la science et l'expérience, alors que conduit en général dans la plus grande compétence, il se dilapide aujourd'hui dans les directions les plus stériles. Son utilisation ainsi transformée, la puissance des hommes produira sous peu des résultats en faveur du nouveau système, dont le profit dépassera de loin le revenu total des taxes et impôts publics. Mais qui est aujourd'hui disposé à comprendre ce genre d'arithmétique politique?"

3) Portée mondiale du plan : "Le premier Village d'Unité et de Coopération mutuelle qui sera construit servira de modèle à tous les autres, dans ce pays et à travers le monde. Il devra donc être pourvu de tous les avantages que procure la science moderne, et montrer dans la pratique l'extraordinaire différence de résultats entre, d'une part, les facultés humaines poussées aveuglément dans l'action par la somme d'intelligence et d'expérience accumulées jusqu'à ce jour. Cette mise en pratique manifesterait que cette différence est du même ordre que celle qui sépare l'unité de l'infini. Quand ces résultats seront devenus évidents, alors c'est en vérité qu'on pourra dire : "le monde s'émerveille de lui-même. Oui, il découvrira sur l'heure l'épaisseur des ténèbres dans lesquelles il est jusqu'ici demeuré."

Pour accomplir une telle installation scientifique, qui engage le confort, le bien-être et le bonheur de cette génération et de toutes celles à venir, il faut une réflexion très posée, et la coopération des divers esprits les plus versés dans chaque domaine. Alors les plus faibles et les plus démunis recevront ce qui leur est dû en justice. Nous prouverons ainsi que nous sommes mus que par les exigences de la religion pure et immaculée, celle de la charité, de l'amour vrai de nos frères, sans rien désirer pour nous-mêmes que nous ne redonnerions librement aux autres.

Une telle organisation ne pourra être réalisée avant le début de l'année prochaine. Mais j'ai bon espoir qu'elle sera assez avancée pour que tous ceux qui désirent y participer puissent commencer la fondation de ces Villages et de toutes leurs dépendances dès le début du printemps."

Schéma d'un village modèle selon Robert Owen, cf. Annexe p. 33

Charles Fourier (1772-1837), *Le nouveau monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, Paris, Bossange père, 1829, pp. 57-59, 362-364

L'attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tout temps et en tous lieux l'attraction passionnée a tendu et tendra à trois buts :

1° Au luxe ou plaisir des cinq sens.

2° Aux groupes et séries de groupes, liens affectifs.

3° Au mécanisme des passions, caractères, instincts.

Et par suite à l'unité universelle.

1° **But, Le luxe.** Il comprend tous les plaisirs sensuels; en les désirant nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le luxe interne ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens; et le luxe externe ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée, qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels; goût, tact, vue, ouïe, odorat.

[...] 2° **But : Les groupes et les séries.** L'attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre. [...] (Groupe d'amitié, d'Ambition, d'Amour, de Paternité ou Famille). [...]

3° **But : La mécanique des passions ou des séries de groupes;** la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels, (goût, tact, vue, ouïe, odorat) avec les quatre ressorts affectifs (amitié, ambition, amour, paternité). Cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffamées, que je nommerai, la cabaliste, la Papillonne, la Composite.

Elles doivent établir l'harmonie des passions, en jeu interne et externe [...]

[...] Enfin nous arrivons à l'objet principal, à l'effrayant problème d'établir une justice éclatante, une pleine harmonie dans le partage de bénéfices et une rétribution satisfaisante pour chacun selon ses trois facultés industrielles, *travail, capital, talent*. Ce prodige tient à élever la cupidité du mode simple au mode composé.

Voici le triomphe de la cupidité tant diffamée par les moralistes; Dieu ne nous aurait pas donné cette passion, s'il n'en eût pas prévu un emploi utile en équilibre général. Déjà j'ai prouvé que la gourmandise également proscrite par les philosophes devient voie de sagesse et d'accords industriels dans les Séries passionnées. On va voir que la cupidité y produit le même effet, qu'elle y devient voie de justice distributive, et qu'en créant nos passions, *Dieu fit bien tout ce qu'il fit*.

L'homme civilisé ne trouvant son bénéfice que dans la rapine et la rapacité, il doit s'abandonner à ces vices, tant qu'on ne sait lui créer d'autres stimulants de justice que l'honneur d'être philosophe, d'obéir à Sénèque et Diogène : ce ne sont pas là des contrepoids à la cupidité; il est connu que le monde n'estime que la fortune acquise *per fas et nefas*, qu'on n'a que raillerie et duperie à recueillir en pratiquant l'équité, dès lors le civilisé s'en garde comme d'un piège; il faut donc, pour l'y rallier, un régime où l'individu trouve son bénéfice personnel dans la justice distributive; il ne la pratiquera qu'à cette condition. Les harmoniens seront justes en répartition, parce que l'équité leur vaudra bénéfice, honneur et plaisir, puis elle procurera les mêmes avantages à la masse, qui aujourd'hui est froissée en tout sens par les prétentions individuelles; notre cupidité est donc simple, égoïste, étrangère aux intérêts de nos voisins; elle deviendra COMPOSEE, quand elle servira leur intérêt et le nôtre à la fois [...]

Si chacun des harmoniens était, comme le civilisé, adonné à une seule profession, s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir son métier, faire adjuger le lot principal aux maçons, s'il est maçon, aux charpentiers, s'il est charpentier, etc.; ainsi opinerait tout civilisé; mais en harmonie où chacun, homme, femme ou enfant, est associé d'une quarantaine de Séries, exerçant sur l'industrie, les arts, les sciences, personne n'a intérêt à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; chacun, pour son bénéfice personnel, est obligé de spéculer en sens inverse des civilisés, voter sur tous les points pour l'équité [...].

Schéma du phalanstère d'après le projet de Charles Fourier cf. Annexe p. 33

Henri de Saint-Simon (1760-1825), *De la Réorganisation de la Société européenne* (1814), Editions Manucius, 2008, pp. 27-30.

Avant la fin du quinzième siècle, toutes les nations de l'Europe formaient un seul corps politique, paisible au-dedans de lui-même ⁴, armé contre les ennemis de sa constitution et de son indépendance.

La religion romaine, pratiquée d'un bout de l'Europe à l'autre, était le lien passif de la société européenne; le clergé romain en était le lien actif. Répandu partout, et partout ne dépendant que de lui-même, compatriote de tous les peuples, et ayant son gouvernement et ses lois, il était le centre duquel émanait la volonté qui animait ce grand corps et l'impulsion qui le faisait agir.

Le gouvernement du clergé était, ainsi que celui de tous les peuples européens, une aristocratie hiérarchique.

Un territoire indépendant de toute domination temporelle, trop grand pour être facilement conquis, trop petit pour que ceux qui le possédaient pussent devenir conquérants, était le siège du clergé. Par leur pouvoir, que l'opinion élevait au-dessus du pouvoir des rois, ils mettaient un frein aux ambitions nationales; par leur politique, ils tenaient cette balance de l'Europe, salutaire alors et devenue si funeste depuis qu'un peuple s'en est saisi.

Ainsi, la cour de Rome régnait sur les autres cours, de la même manière que celle-ci régnaient sur les peuples, et l'Europe était une grande aristocratie, partagée en plusieurs aristocraties plus petites, toutes relevant d'elle, toutes soumises à son influence, à ses jugements, à ses arrêts.

Toute institution fondée sur une opinion ne doit pas durer plus longtemps qu'elle. Luther, en ébranlant dans les esprits ce vieux respect qui faisait la force du clergé, désorganisa l'Europe. La moitié des Européens s'affranchit des chaînes du papisme, c'est-à-dire brisa le seul lien politique qui l'attachât à la grande société.

Le traité de Westphalie ⁵ établit un nouvel ordre de choses par une opération politique, qu'on appela équilibre des puissances. L'Europe fut partagée en confédérations qu'on s'efforçait de

⁴ Quand je dis paisible, c'est par comparaison à ce qu'on a vu depuis et à ce qu'on voit aujourd'hui.

maintenir égales : c'était créer la guerre et l'entretenir constitutionnellement; car deux ligues d'égale force sont nécessairement rivales, et il n'y a pas de rivalités sans guerres.

Dès lors chaque puissance n'eut d'autre occupation que d'accroître ses forces militaires. Au lieu de ces chétives poignées de soldats levés pour un temps et bientôt licenciés, on vit partout des armées formidables, toujours sur pied, presque toujours actives ; car depuis le traité de Westphalie la guerre a été l'état habituel de l'Europe.

C'est sur ce désordre, qu'on a appelé et que même encore on appelle la base du système politique, que l'Angleterre éleva sa grandeur. Plus habile que les peuples du continent, elle vit ce que c'était que cet équilibre; et par une double combinaison, elle sut tourner à son profit et au détriment des autres.

Séparée du continent par la mer, elle cessa d'avoir rien de commun avec ceux qui l'habitent, en se créant une religion nationale et un gouvernement différent de tous les gouvernements de l'Europe. Sa constitution fut fondée, non plus sur des préjugés et des coutumes, mais sur ce qui est de tous les temps et de tous les lieux, sur ce qui doit être la base de toute constitution, la liberté et le bonheur du peuple.

Affermie au-dedans par une organisation saine et forte, l'Angleterre se porta tout entière au dehors pour y exercer une grande action. Le but de sa politique extérieure fut la domination universelle.

Elle a favorisé chez elle la navigation, le commerce et l'industrie, et les a entravés chez les autres. Des gouvernements arbitraires pesaient sur l'Europe, elle les a soutenus de son pouvoir, et a réservé pour elle seule la liberté et les biens qu'elle donne. Son or, ses armes, sa politique, elle a tout fait agir pour maintenir cet équilibre prétendu, qui détruisant les unes par les autres les forces du continent européen, la laissait libre de tout faire impunément.

C'est de ce double système politique qu'est sorti ce colosse de la puissance anglaise qui menace d'envahir le monde; c'est par là que, libre et heureuse au-dedans, dure et despote au dehors, l'Angleterre, depuis un siècle se joue de l'Europe entière, qu'elle remue selon son caprice.

Un tel état de chose est trop monstrueux pour qu'il puisse durer encore. Il est de l'intérêt de l'Europe de s'affranchir d'une tyrannie qui la gêne, il est de l'intérêt de l'Angleterre de ne pas attendre que l'Europe armée vienne se délivrer elle-même.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce ne sont pas ici de ces maux qu'on guérit par des négociations secrètes, par de petites opérations de cabinet; il n'y a point de repos, ni de bonheur possibles pour l'Europe, tant qu'un lien politique ne ralliera pas l'Angleterre au continent dont elle est séparée.

L'Europe a formé autrefois une société confédérative unie par des institutions communes, soumise à un gouvernement général qui était aux peuples ce que les gouvernements nationaux sont aux individus : un pareil ordre des choses est le seul qui puisse tout réparer.

Je ne prétends pas sans doute qu'on tire de la poussière cette vieille organisation qui fatigue encore l'Europe de ses débris inutiles : le dix-neuvième siècle est trop loin du treizième. Une constitution, forte par elle-même, appuyée sur des principes puisés dans la nature des choses et indépendants des croyances qui passent et des opinions qui n'ont qu'un temps : voilà ce qui convient à l'Europe, voilà ce que je propose aujourd'hui.

De même que les révolutions des empires, lorsqu'elles se font par les progrès des lumières, amènent toujours un meilleur ordre de choses, de même la crise politique qui a dissous le grand corps européen, préparait à l'Europe une organisation plus parfaite.

Cette réorganisation ne pouvait se faire subitement, ni d'un seul jet; car il fallait plus d'un jour pour que les institutions vieilles fussent entièrement détruites, et plus d'un jour aussi pour qu'on en créât de meilleures; celles-ci de devaient s'élever, celles-là tomber en ruines que lentement et par degrés insensibles.

Le peuple anglais, que sa position insulaire rendait plus navigateur que les autres peuples de l'Europe, et par conséquent plus libre des préjugés et des habitudes natales, fit le premier pas, en rejetant le gouvernement féodal pour une constitution jusqu'alors inconnue.

Les restes à demi détruits de l'ancienne organisation européenne subsistèrent dans tout le continent : les gouvernements retinrent leur première forme, quoiqu'un peu modifiée en quelques endroits; le pouvoir de l'église, méconnu dans le nord, ne fut plus, dans le midi, qu'un instrument de servitude pour les peuples et de despotisme pour les princes.

⁵ Il y eut en fait le 24 octobre 1648, plusieurs traités de Westphalie qui conclurent les Guerres de Trente Ans et de Quatre-vingts ans qui avaient embrasé l'Empire puis l'Europe entière, entre catholiques et protestants. Ceux-ci ne voulant pas se rencontrer, les négociations ont commencé en 1644 à Münster pour les catholiques et en 1645 à Osnabrück pour les protestants.

Cependant l'esprit humain ne restait point inactif : les lumières s'étendaient et achevaient partout la ruine des anciennes institutions; on corrigeait des abus, on détruisait des erreurs, mais rien de nouveau ne s'établissait.

C'est qu'il fallait que l'esprit novateur fut appuyé d'une force politique, et que cette force, résidant dans la seule Angleterre, ne pouvait lutter contre les forces du continent entier, qui servaient de rempart à tout ce qui restait du régime arbitraire et de l'autorité du pape.

Aujourd'hui que la France peut se joindre à l'Angleterre, pour être l'appui des principes libéraux, il ne reste plus qu'à unir leurs forces et à les faire agir, pour que l'Europe se réorganise.

Cette union est possible, puisque la France est libre ainsi que l'Angleterre; cette union est nécessaire, car elle seule peut assurer la tranquillité des deux pays, et les sauver des maux qui les menacent; cette union peut changer l'état de l'Europe, car l'Angleterre et la France unies sont plus fortes que le reste de l'Europe.

Tout ce que peut celui qui écrit, c'est de montrer ce qui est utile; l'exécuter n'appartient qu'à ceux qui ont en main la puissance.

Messeigneurs, vous seuls pouvez hâter cette révolution de l'Europe commencée depuis tant d'années, qui doit s'achever par la seule force des choses, mais dont la teneur serait si funeste.

Et ce n'est pas seulement l'intérêt de votre gloire qui vous y invite, mais un intérêt plus puissant encore, le repos et le bonheur des peuples que vous gouvernez.

Si la France et l'Angleterre continuent d'être rivales, de leur rivalité naîtront les grands maux pour elles et pour l'Europe; si elles s'unissent d'intérêts, comme elles le sont de principes politiques, par la ressemblance de leurs gouvernements, elles seront tranquilles et heureuses, et l'Europe pourra espérer la paix.

La nation anglaise n'a plus rien à faire pour sa liberté ni sa grandeur : liberté générale, activité générale, voilà ce qu'elle doit désirer, voilà ce qu'elle doit chercher à faire naître; mais si elle persiste dans son despotisme, si elle ne renonce pas à sa politique ennemie de toute prospérité étrangère... on sait de quelle manière l'Europe a puni sur la France une ambition moins tyrannique.

Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*, Paris, Garnier frères, 1852, pp. 96-97.

[...] Ainsi le principe contractuel, beaucoup mieux que le principe d'autorité, fonderait l'union des producteurs, centraliserait leurs forces, assurerait l'unité et la solidarité de leurs intérêts.

Le régime des contrats, substitué au régime des lois, constituerait le vrai gouvernement de l'homme et du citoyen, la vraie souveraineté du peuple, la REPUBLIQUE.

Car le contrat, c'est la Liberté, premier terme de la devise républicaine [...]. Je ne suis pas libre quand je reçois d'un autre, cet autre s'appelât-il la Majorité ou la Société, mon travail, mon salaire, la mesure de mon droit et de mon devoir. Je ne suis pas libre davantage, ni dans ma souveraineté ni dans mon action, quand je suis contraint de me faire rédiger ma loi par un autre, cet autre fût-il le plus habile et le plus juste des arbitres. Je ne suis plus libre du tout quand je suis forcé de me donner un mandataire qui me gouverne, ce mandataire fût-il le plus dévoué des serviteurs.

Le contrat, c'est l'Egalité dans sa profonde et spirituelle essence -- Celui-là se croit-il mon égal, et ne se pose-t-il point en exploiteur et en maître, qui exige de moi plus qu'il ne me convient de fournir, et qu'il n'est dans l'intention de me rendre; qui me déclare incapable de faire ma loi, et qui prétend que je subisse la sienne?

Le contrat, c'est la Fraternité, puisqu'il identifie les intérêts, ramène à l'unité toutes les divergences, résout toutes les contradictions et, par conséquent, rend l'essor aux sentiments de bienveillance et de dévouement que refoulaient l'anarchie économique, le gouvernement des représentants, la loi étrangère.

Le contrat enfin, c'est l'Ordre, puisque c'est l'organisation des forces économiques à la place de l'aliénation des libertés du sacrifice des droits, de la subordination des volontés.

La justice commutative, le règne des contrats, en autres termes, le règne économique ou industriel, telles sont les différentes synonymies de l'idée qui, par son avènement, doit abolir les vieux systèmes de justice distributive, de règne des lois, en termes plus concrets, de régime féodal, gouvernemental ou militaire. L'avenir de l'humanité est dans cette substitution.

Mais, avant que cette révolution dans les doctrines se soit formulée, avant qu'elle ait été comprise, avant qu'elle s'empare des populations, qui seules peuvent la rendre exécutoire, que de débats stériles! [...]

L'idée de contrat est exclusive de celle de gouvernement [...]. Ce qui caractérise le contrat, la convention commutative et le bien-être de l'homme augmentent, tandis que par l'institution d'une autorité l'une et l'autre nécessairement diminuent. Cela paraîtra évident, si l'on réfléchit que le contrat

est l'acte par lequel deux ou plusieurs individus conviennent d'organiser entre eux, dans une mesure et pour un temps déterminé, cette puissance industrielle que nous appelons l'échange; conséquemment s'obligent l'un envers l'autre et se garantissent réciproquement une certaine somme de services, produits, avantages, devoirs, etc., qu'ils sont en position de se procurer et de se rendre, se reconnaissant du reste parfaitement indépendants, soit pour leur consommation, soit pour leur production. [...]

Ainsi le contrat social doit embrasser l'universalité des citoyens, de leurs intérêts et de leurs rapports. Si un seul homme était exclu du contrat, si un seul des intérêts sur lesquels les membres de la nation, être intelligents, industriels, sensibles, sont appelés à traiter, était omis, le contrat serait plus ou moins relatif et spécial; il ne serait pas social. [...]

Théodore Dezamy (1808-1850), *Code de la communauté* (1842), Paris, EDHID, 1967, pp. 160-163.

Les armées industrielles se réaliseront aussitôt le triomphe de la communauté, parce que la jeunesse, élevée dans la période révolutionnaire aura, au sortir des camps militaires, beaucoup de penchant pour les réunions d'armée, et que n'ayant pas été façonnée aux travaux ordinaires de la commune, elle y tiendra moins dans le début qu'une génération qui y aura été habituée dès l'enfance; elle courra d'autant plus avidement aux grandes et brillantes réunions. Trois motifs entraîneront fortement à ces armées industrielles dès le début de l'association.

1° La campagne s'y passe en divertissement autant qu'en travaux : on y a de grandes occupations, mais qui, alternant avec des fêtes immenses, concourent au progrès de l'industrie.

2° On n'y a point à souffrir des injures de l'air. Chaque détachement est abrité en travail par de bonnes tentes mobiles, logé sous des tentes de campement aussi commodes que magnifiques, conduit en voiture au lieu du travail, et ramené de même en cas d'éloignement.

3° Le plaisir de fraterniser successivement avec un grand nombre d'autres communes, qui toutes font constamment à nos athlètes industriels l'accueil le plus cordial et le plus fraternel.

Il est une foule d'autres mobiles qui seront mis en jeu pour attirer aux armées industrielles : elles seront beaucoup plus nombreuses que les armées dévastatrices. A l'aide des armées industrielles les travaux les plus gigantesques deviendront un jeu, un amusement. Dès l'abord, elles se répandront sur la terre pour la fertiliser et la couvrir de communes, en même temps que les pays trop chargés de la population se dégorgeront par de nombreux essais pour occuper les anciens déserts, au fur et à mesure qu'on sera parvenu à les rendre habitables et salubres. Tous les travaux de culture, de boisement, d'irrigation générale, etc., etc., seront à la fois entrepris; on les verra s'exécuter comme par enchantement, ce qu'il serait impossible d'obtenir des plus énormes masses d'esclaves et de salariés, tous d'accord à esquiver le travail. On pourra enfin accomplir toutes les améliorations dont l'urgence est reconnue depuis des siècles, telles que la coupure des isthmes de Suez et de Panama, le dessèchement d'une foule de lieux homicides et pestilentiels : les marais Pontins en Italie; ceux de Rochefort, de Brouage, etc., En France; le rehaussement et le reboisement des montagnes des Alpes, de l'Auvergne, du Jura, etc.; le défrichement des landes et bruyères en France, en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Pologne, en Russie etc.

Quelles merveilles ne sera-t-il pas facile d'opérer lorsqu'un congrès humanitaire pourra concentrer sous une même zone trois à quatre millions de travailleurs ? On verra alors se transformer en terres labourables les déserts les plus vastes et les plus brûlants, même celui du Sahara. Voici comment on arrivera à ce résultat : on fera de proche en proche d'immenses plantations. De cette sorte, peu à peu, les sources seront rétablies, les sables seront humectés et fixés. Ces améliorations auront pour effet de diminuer l'intensité de la chaleur, d'amener d'abondantes rosées, d'adoucir graduellement l'atmosphère. Enfin, le sol, l'atmosphère, la végétation, réagissant réciproquement les uns sur les autres, viendront restaurer rapidement le système général des climatures.

Cette œuvre immense sera encore facilitée par un excellent système d'irrigation, système dont aujourd'hui on ne peut se faire idée, mais qui sera rendu possible par les travaux dont nous venons de parler. Des milliers de puits artésiens seront peu à peu creusés dans le désert.

Puis des routes seront tracées sur tout le globe; des canaux et des chemins de fer couvriront la terre; les rivières et les fleuves seront encaissés et canalisés, les torrents contenus, la mer renfermée dans ses limites; enfin, de la culture générale naîtra la purification et l'adoucissement général des climatures, ce qui sera une nouvelle source de fécondité pour le sol, finira par rendre délicieux tous les travaux champêtres, et de faire de la terre entière un séjour enchanté. [...]

Jean-Joseph Bremond, *Plan de Confédération européenne et universelle du Livre Précurseur*, Paris, Imprimerie de Paul Dupont, 1867. _

Comme on peut le voir sur la carte ci-jointe (cf. p. 34), la province de l'Europe Occidentale, par les nations supérieures dont elle est composée, renferme en elle-même tous les éléments fécondateurs de la civilisation du monde; c'est donc cette province qui doit être organisée la première, afin qu'elle puisse accomplir ensuite l'œuvre universelle qui fera de tous les peuples une seule famille de frères. Elle sera ainsi la province fondatrice de l'ordre nouveau.

Dans ce grand travail de fondation, il faut d'abord organiser d'une manière provisoire toutes les choses les plus essentielles, en commençant par le centre, c'est-à-dire, par la métropole, qui est à Paris, puis, s'étendre successivement jusqu'aux frontières actuelles de la France; ensuite, aux limites de ce qui doit être la confédération impériale, et, enfin, jusqu'aux extrémités de la province. La ville ou le village le plus rapproché d'un centre à établir dans une circonscription nouvellement tracée servira de base au chef-lieu définitif de cette circonscription; s'il n'y a point d'habitations, on y élèvera les constructions les plus indispensables pour y loger provisoirement l'administration, avec un bureau de poste et de télégraphie, comme ferait une armée de colons en campagne; puis on établira les voies de communication les plus nécessaires, en attendant l'établissement des voies définitives, et ensuite, sous la première impulsion donnée, les choses se développeront d'elles-mêmes, en créant des travaux immenses et productifs dans tous les pays où l'ordre nouveau sera établi. [...]

Les six grandes parties du Monde :

Dans l'ordre universel de la confédération des peuples, les divers continents du globe sont divisés, d'abord, en six grandes parties, savoir :

1° L'Europe, prolongée au-delà des monts Ourals sur le continent asiatique, dont elle prendra toute la partie septentrionale depuis les grands plateaux des monts Altaï, allant ainsi jusqu'au détroit de Behring et l'Océan Pacifique;

2° L'Asie, désormais limitée au nord par l'Europe agrandie, depuis les rives septentrionales de la mer Caspienne jusqu'à Pékin et le golfe de Petchyli, dans la mer jaune;

3° L'Afrique, séparée de l'Asie par le canal de Suez;

4° L'Amérique, depuis le pôle nord jusqu'à l'isthme de Panama;

5° La Colombie, depuis l'isthme de Panama jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire, tout le continent désigné jusqu'à ce jour sous le nom d'Amérique méridionale.

6° L'Océanie, comprenant les terres groupées sous ce nom, qui s'étendent au nord et au sud de l'Equateur dans l'Océan pacifique. [...]

Carte du territoire cosméen et les provinces limitrophes selon J.J. Bremond, cf. Annexe p. 34

Jean-Baptiste André Godin (1809-1865), *Solutions sociales* (1871), Paris, Editions La Digitale, 1979, pp. 299-300

Les logements et les bâtiments, dont le plan du Familistère se compose, sont compris dans un rayon de 90 mètres. S'ils étaient convertis en file de maison à rez-de-chaussée, cave et grenier seulement, placées les unes à côté des autres, ces bâtiments auraient un développement de 2200 mètres de longueur, et pourraient former une rue continue de 1100 mètres. Mais, si ces habitations étaient éparses comme le sont celles des villages, la population serait disséminée sur une étendue de deux à trois kilomètres en tous sens.

Ce seul fait permet d'apprécier combien les relations sont faciles au Familistère, si on les compare à celles des populations habitant les maisons isolées des campagnes.

Au Familistère, 1500 personnes peuvent se voir, se visiter, vaquer à leurs occupations domestiques, se réunir dans les lieux publics, et faire leurs approvisionnements sous galeries couvertes, sans s'occuper du temps qu'il fait, et sans avoir jamais plus de 160 mètres à parcourir.

Avec les habitations du village, l'habitant doit faire souvent plusieurs kilomètres pour aller aux mêmes occupations, sans que rien le garantisse des intempéries et son temps se perd ainsi dans une activité presque généralement infructueuse. Le Palais Social au contraire appelle ses habitants à la vie utile, parce que leur activité est directement productive.

Au Familistère, les Ecoles se trouvent à côté de l'habitation; les enfants sont toujours près de la famille, et les pères et mères peuvent les suivre du regard jusqu'à leurs classes, ou les trouver au milieu de leurs jeux dans les cours ou les jardins du Palais Social.

Cette facilité des relations contribue à faire du Palais Social l'habitation la plus propre à élever le niveau moral et intellectuel de populations, parce que l'enfance trouve l'école à côté de sa demeure, et parce que les commodités de la vie du Palais, enlevant à l'ouvrier le surcroît de peines que le ménage isolé comporte, lui laissent plus de loisirs pour s'initier aux faits du progrès et à ceux de la vie

sociale, par la lecture des journaux et des livres qu'une bibliothèque, facile à organiser, rend accessible à la population entière. [...]

Shéma du Familistère selon J.B. André Godin, cf. Annexe p. 35

Karl Marx (1818-1883), **Friedrich Engels** (1820-1895), *Critique du programme de Gotha*, (1875), Paris, éditions sociales, 1966 30-32

[...] Ce à quoi nous avons affaire ici, c'est une société communiste non pas telle qu'elle s'est développée sur les bases qui lui sont propres, mais au contraire, telle qu'elle vient de sortir de la société capitaliste; une société par conséquent, qui, sous tous les rapports, économique, moral, intellectuels, porte encore les stigmates de l'ancienne société des flancs de laquelle elle est issue. Le producteur reçoit donc individuellement -- les défalcons une fois faites -- l'équivalent exact de ce qu'il a donné à la société. Ce qu'il lui a donné, c'est son quantum individuel de travail. Par exemple, la journée sociale de travail représente la somme des heures de travail individuelles; le temps de travail individuel de chaque producteur est la portion qu'il a fournie de la journée sociale de travail, la part qu'il y a prise. Il reçoit de la société un bon certifiant qu'il a fourni telle somme de travail (défalcon faite du travail effectué pour le fonds collectif) et, avec ce bon, il retire des réserves sociales une quantité d'objets de consommation correspondant à la quantité du travail fourni. Le même quantum de travail qu'il a donné à la société sous une forme, il le reçoit d'elle sous une autre forme. [...]

C'est manifestement ici le même principe que celui qui règle l'échange des marchandises pour autant qu'il est échange de valeurs égales. Le fond et la forme diffèrent parce que, les conditions étant différentes, nul ne peut rien fournir d'autre que son travail et que, par ailleurs, rien ne peut entrer dans la propriété de l'individu que des objets de consommation individuelle [...]

Mais un individu est physiquement ou intellectuellement supérieur à un autre, et il fournit ainsi dans le même temps plus de travail ou peut travailler plus de temps qu'un autre. Le travail, pour servir de mesure, doit être déterminé selon sa durée ou selon son intensité, sinon il cesserait de faire fonction d'étalon. Ce droit égal est un droit inégal pour un travail inégal. Il ne reconnaît aucune distinction de classe, étant donné que chacun est un travailleur comme un autre, mais il reconnaît tacitement l'inégalité des talents individuels et, par suite, des capacités productives comme des privilèges naturels. C'est donc, d'après son contenu, un droit de l'inégalité, comme tout droit.

[...] De plus : un ouvrier est marié, un autre non; l'un a plus d'enfants que l'autre, etc. A égalité de travail et par conséquent à égalité de participation au fonds social de consommation, l'un reçoit donc effectivement plus que l'autre, l'un est plus riche que l'autre etc. Pour éviter tous ces inconvénients, le droit devrait être non pas égal, mais inégal.

Mais ces inconvénients sont inévitables dans la première phase de la société communiste, telle qu'elle vient de sortir de la société capitaliste après un long et douloureux enfantement. Le droit ne peut jamais être à un niveau plus élevé que la structure économique et le développement culturel de la société lequel est fonction de la première.

Dans une phase supérieure de la société communiste, lorsque auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail et, avec elle, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail corporel, lorsque le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais vraiment le premier besoin de la vie; quand avec l'épanouissement universel des individus, les forces productives se seront accrues et que toutes les sources de la richesse coopérative jailliront avec abondance -- alors seulement l'étroit horizon du droit bourgeois pourra être complètement dépassé et la société pourra écrire sur des drapeaux " "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins !".

Gallus (Arthur de Bonnard) (1805-1875), *La marmite libératrice* (1865), Paris, Bibliothèque des utopies, 1978, pp. 49-57, 232-233.

[...] Les utopies, Voyez-vous, les forces vivantes, les forces créatrices de l'avenir ? Forgées dans l'arsenal de Dieu, elles descendent sur la terre quand leur heure est venue, saisissent de leur main puissante le passé et le présent, les couchent sur l'enclume et les transforment sous le marteau du progrès pour en faire les éléments d'un état social plus juste et plus heureux.

Vous y passerez tous messieurs, bon gré, mal gré, car l'utopie est la reine du monde. Elle s'incarne dans la société, devient un fait, et alors, les plus obstinés, ouvrant un large bec et écarquillant des yeux hagards, s'écrient : « La voilà... La voilà... Elle arrive... Nous le savions bien, nous autres, qui avions depuis longtemps prophétisé son arrivée triomphante ! [...]

[...] Oui, messieurs, l'utopie est la loi de la création. Sans l'utopie le monde ne serait pas. Nous-même, messieurs, nous les hommes, nous si orgueilleux de notre intelligence et de notre

puissance créatrice, nous ne sommes que l'utopie du singe qui imite et ne crée pas.

Vous avez cru m'abasourdir en criant à l'utopie ; mais les utopies déjà réalisées et par conséquent indéniables se pressent dans ma pensée et c'est à qui d'entre elles apparaîtra la première devant vous. Dans ce chaos tumultueux, je vais les laisser défiler sans ordre, comme elles se présenteront.

L'écriture, qui éternise la pensée, est l'utopie de la parole qu'emporte le vent ; la presse, qui multiplie à millions les feuilles imprimées, est l'utopie de la plume qui se traîne comme l'escargot sur le papier, impatient de sa lenteur.

[...] Le chloroforme et l'éther, qui endorment la douleur dans des rêves édéniques, sont l'heureuse et bienfaisante utopie de la chirurgie.

Le canal muni d'écluses, qui, à volonté, transporte les marchandises ou irrigue les terrains, est l'utopie du torrent qui ne porte rien et dévaste tout. [...]

L'électricité, âme de la matière, force et lumière universelles, est l'utopie des forces vivantes, telles que le bœuf, le cheval, l'âne, et l'homme qui n'est souvent qu'un âne. [...]

La transformation de la boutique et de la mansarde de l'ouvrier est une utopie qui frappe à la porte et demande à entrer. Ne la faisons pas trop attendre, car elle n'a pas l'humeur patiente.

Chaque utopie réalisée est une étape de l'humanité sur la route sans fin du progrès. [...]

Il faut à tout prix éviter ce cataclysme [révolution]. Voilà pourquoi mon ami Oxydus et moi, nous nous occupons à fonder la Société universelle de la Marmite Libératrice. Cet organisme commercial nouveau [association de production et de consommation] peut tout sauver, car il substituera la lumière à l'ombre, la paix à la guerre, l'ordre à l'anarchie, le règne de la justice divine à l'antagonisme satanique qui conduit aux révolutions aussi fatalement que les fautes contre l'hygiène conduisent à la maladie et à la mort. [...]

[...] Nous y sommes, mes amis, c'est le bois de Vincennes. Quand nous aurons réalisé un bénéfice commercial suffisant, nous achèterons, tout à fait contre la lisère du bois, quelques hectares de terrain et nous construirons dessus des bâtiments distribués en dortoirs pour les enfants. Il y aura des réfectoires, des salles d'étude, des gymnases, etc. Quant aux études, nous adopterons les méthodes les plus perfectionnées en joignant autant que possible, la pratique à la théorie. Ca ira un train de diable, et les enfants s'amuseront, je vous en réponds.

Plus tard, pour nos enfants plus grands, nous construirons économiquement quelques ateliers où nos petits garçons s'exerceront au travail du bois sous la surveillance de professeurs en menuiserie, en tableterie, en chaises etc. Au travail des métaux sous la direction de serruriers, de tourneurs en métaux, etc., et, ainsi, successivement des autres professions.

Nos petites filles, arrivées en âge, apprendront la couture, le blanchissage, la lingerie, la broderie, les fleurs, la gravure de musique, et autres travaux qui conviennent à leur sexe.

On établira dans les jardins attenants aux bâtiments la culture potagère, la culture des fleurs, celle des plantes médicinales. Un verger, des treilles et des espaliers initieront nos enfants à la science de Pomone. Cependant, des vaches et des chèvres leur fourniront un bon lait, autrement crémeux que celui des laitières de Paris et garçons et filles apprendront en même temps à donner des soins à ces excellents animaux, serviteurs fidèles des hommes.

Et pourquoi plus tard n'élèverait-on pas des bâtiments pour recevoir les associés malades ou convalescents ou même infirmes ?

N'oubliez pas que le commerce prélève sur toute la France un budget qui dépasse 4 milliards, d'après Michel Chevalier, un homme très capable, très savant, ancien Saint-simonien, professeur au Collège de France, sénateur, membre de toutes les commissions créées pour organiser les expositions nationales et internationales de l'industrie et de l'agriculture.

Ce saint homme n'a pas posé à la légère ce chiffre de 4 à 5 milliards prélevés par la boutique. C'est un beau denier, ma foi. Nous détournerons à notre profit un filet quelconque de ce splendide fleuve du commerce qui roule de l'or, nous aurons tous les capitaux nécessaires pour réaliser la ravissante utopie que je déroule devant vos yeux.

Le dimanche, dès la première heure, vous vous habillerez dans vos plus beaux habits, vous courrez d'un pas diligent au chemin de fer de Vincennes, qui, pour quelques sous, et en un quart d'heure, vous transportera à la *Villa des Enfants*. Là, vous trouverez à aussi bon marché que dans vos ménages de Paris une nourriture saine et abondante, et vous passerez votre journée de dimanche dans votre campagne aussi bien et mieux que ne le font les commerçants d'aujourd'hui.

Car vos enfants, organisés en groupes orphéonistes, vous réjouiront par leurs chants enthousiastes; tandis que le marchand, dans son cottage, bâille en entendant sa fille tapoter sur son piano et son fils éternuer dans sa clarinette.

Vous aurez tout le bois de Vincennes, qui sera votre parc, à vous. Vous vous y promènerez, à pied ou dans des chars à bancs-omnibus; vous naviguerez sur la Marne ou sur les lacs dans des nacelles qui seront également votre propriété collective.

C'est ainsi que l'ouvrier jouira aussi et mieux que le riche des douceurs de la vie de famille. L'accession à la propriété en aura fait un homme nouveau, fuyant le cabaret et les mauvaises compagnies pour devenir rangé, économe, bon père de famille, digne, en un mot, d'être caporal dans la garde nationale.

Je vous ai parlé de la Villa des Enfants; mais plus tard, vous aurez la Villa des adultes malades ou convalescents, la Villa des nobles invalides du travail et autres créations qui seront des applications du dogme sacré de la solidarité.

La solidarité est la religion appliquée. Hors de la solidarité il n'y a pas de religion. Quand tous les hommes seront imbus de cette vérité, les momeries et les pratiques ridicules de la dévotion seront remplacées par des actes utiles à tous. L'aumône sera reléguée dans les archives du passé comme un acte quasi religieux, rien de plus, puisqu'elle ne relie pas les hommes entre eux intimement et indissolublement ainsi que doit le faire la religion dont le nom signifie *lien*. [...]

Louise Michel (1830-1905), *L'Ere nouvelle*, Paris, Librairie socialiste internationale, 1887.

Supposons que la chose soit faite, que dans la tempête révolutionnaire, l'épave sur laquelle nous flottons ait enfin touché le rivage, malgré ceux qui, stupidement, préfèrent s'engloutir avec la société actuelle.

Supposons que la ruche travailleuse, se répande libre dans l'espace, voici ce qu'elle dirait :

- Nous ne pouvons plus vivre comme nos aïeux de l'âge de pierre, ni comme au siècle passé, puisque les inventions successives, puisque les découvertes de la science ont amené la certitude que tout produira au centuple quand on utilisera ces découvertes pour le bien-être général, au lieu de ne laisser qu'une poignée de rapaces s'en servir pour affamer le reste.

Les machines, dont chacune tue des centaines de travailleurs, parce qu'elles n'ont jamais été employées que pour l'exploitation d l'homme par l'homme, seraient, étant à tous, une des sources de richesses infinies pour tous.

Jusqu'à présent le peuple est victime de la machine; on n'a perfectionné que les engrenages qui multiplient le travail : on n'a pas touché à l'engrenage économique qui déchire le travailleur sous ses dents.

Dam ! Comme on ne peut pas établir d'abattoirs pour se débarrasser des prolétaires exténués avant l'âge, la machine s'en charge, et ce serait dommage d'entraver d'aussi hautes-œuvres.

Eh bien ! Au contraire, la machine, devenue l'esclave de l'ouvrier, ferait produire à chacun, au bénéfice général, ce que produisent actuellement un si grand nombre d'exploités au bénéfice de quelques-uns et souvent du seul individu qui les exploite, et même alors chacun aurait tous les jours, pour son repos ou ses études, plus de temps, plus de loisirs, qu'il n'en peut avoir, aujourd'hui, dans toute sa semaine. [...]

Savez-vous comment on s'apercevra que le vieux monde n'existe plus ? Ceux qui, d'une oubliette, sont revenus à la lumière, à la sécurité, ceux-là seuls, pourraient le dire.

Les groupements formés par le danger commun et survivant seuls à la ruine commune reprendront naturellement les choses d'intérêt général, dont aujourd'hui nos ennemis mortels sont les seuls à bénéficier :

Postes, chemins de fer, télégraphes, mines, agriculture, seront d'autant plus en activité que les communications entre les travailleurs auront la surabondance de vie des foules délivrées -- enfin respirant libres.

Plus de guerres, plus de parasites à gorger : la puissance de l'homme sur les choses d'autant plus grande et d'autant plus salutaire que le pouvoir des individus les uns sur les autres aura été détruit.

Plus de luttes pour l'existence -- de luttes pareilles à celles des fauves : toutes les forces pour multiplier les productions, afin que chaque être nage dans l'abondance; toutes les inventions nouvelles -- et la science, enfin libre dans ses investigations -- servant, pour la première fois, à l'humanité entière : rayonnantes, fécondes, audacieuses, elles frapperont de leur fulgurance tout ce qu'à cette heure encore on amoindrit, étouffe, enténèbre.

S'il se dépense, hélas! Autant d'efforts pour entraver la marche irrésistible du progrès, c'est que, outre ceux qui vivent d'ignorance, d'erreur, d'injustice, il y a ceux qui, en meurent et trouvent cela bien; il y a aussi les retardataires s'entêtant sur des choses inutiles parce qu'elles leur ont coûté beaucoup à conquérir -- c'est naturel -- et ce n'est pas avec des paroles qu'on guérira les gens de pareils bégains : les catastrophes seules pourront y suffire.

On discutera encore dans nos paroles bourgeoises (et même révolutionnaires) quand le ras de marée des crève-de-faim nous passera sur la tête à tous.

Il monte vite, et, par les trouées faites un peu partout : à Décazeville, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, le récif qui protège le monde vermoulu de jour en jour s'ébrèche et c'est par ces brèches que passera l'océan de la récolte qui partout mugit (tout vient à son heure).

C'est dans cet océan-là que les fleuves humains se précipitent : ainsi s'en vont : arts, littératures, sciences, ainsi tout se noie sous le flot de la rouge aurore du vingtième siècle qui déjà reluit.

Annexe

Schéma d'un village modèle selon Robert Owen

Schéma du phalanstère d'après le projet de Charles Fourier

Carte du territoire cosméen et les provinces limitrophes selon J.J. Bremond

Shéma du Familistère selon J.B. André Godin